

L'autorité

(le haut-parleur)

39e ANNÉE - No. 11

Directeur: GÉRARD GINGRAS

ST-HYACINTHE, 3 OCTOBRE 1953

Secrétaire de la rédaction: JEAN VINCENT

10
cents

"Ceux qu'on aime"

André Langevin

Certains ont connu Claudel avant sa conversion derrière une colonne d'église, d'autres ont trempé dans l'intimité de Gide à la petite école, quelques rares ont rencontré Robert Choquette du temps qu'il était boxeur... Moi (et je me mets dans ma peau de vieillard) j'ai parlé avec André Langevin à la taverne Crescent.

riter Grignon?)

Puis, le dernier évangile: "Cela vaut pour le théâtre: le public canadien est craintif et c'est ce qui donne à la critique sa puissance". Un psychologue averti discernerait dans cette phrase la hantise d'un homme qui fait monter une de ses pièces à l'automne.

A propos des 64 dollars par mois

La misère d'un boom-town

Noranda et Timmins luttent pour la survivance syndicale

Les syndicats d'Amérique ont atteint depuis quinze ans une puissance telle qu'au sein même de la classe ouvrière, certains éléments ont tendance, non seulement à considérer comme éphémère la menace de l'exploitation, mais encore à minimiser l'importance des clauses de sécurité. A cause de la guerre et de l'exceptionnelle tension qui lui a fait suite, à cause également de facteurs inhérents à l'économie nord-américaine, les réveils n'ont pas été trop brutaux. Tous les travailleurs, cependant, n'ont pas bénéficié de la même "indulgence" et, dans les textiles par exemple, c'est sans hésitation que l'on a sacrifié les salaires pour parer au dumping étranger.

La crise vient de s'abattre sur les mines d'or de l'Ontario où l'on assiste encore une fois à cette lutte pour la survivance entre des budgets mal équilibrés et des salaires qui ne correspondent plus au coût de la vie. Malgré des subventions gouvernementales et une série de plan de productivité, les entreprises de la région de Porcupine ne sont point parvenues à vaincre le handicap d'un tarif international trop faible pour leurs besoins. Toutes, bien sûr, ne se trouvent pas dans la même situation mais il n'en demeure pas moins que la ville de Timmins se dirige à grands pas vers le marasme économique, ainsi que l'a annoncé — avec une satisfaction contenue — la même presse qui s'est plu à consacrer ses éditoriaux aux méfaits de quelques têtes brûlées.

Timmins était un boom-town où des milliers de mineurs sont venus s'installer dans l'espoir d'y gagner des salaires qui suivraient les cours de la bourse. Dans les petites annonces, on lisait des propositions tapageuses... et puis, tout de même, piocher dans l'or, ça doit rapporter plus que de se salir dans le charbon. Aujourd'hui, c'est l'exode: des centaines de familles abandonnent Timmins à la recherche d'un nouveau boom de l'or ou des betteraves. Les grandes sociétés financières qui récupèrent les salaires tous les vendredis soirs ont bouclé les crédits et le petit épicière, en route, lui aussi, vers la faillite, annonce aux ménagères que le paiement comptant est redevenu son système. Comment souhaiter meilleur climat pour l'offensive anti-syndicale déclenchée dès les premiers

jours du litige par les patrons les plus forts, orchestrés par les entreprises Broulan-Reef et marquée d'injonctions dont le bien-fondé reste à démontrer.

Mais, il s'agit là de Timmins, c'est à dire d'une localité dont les ouvriers, victimes de la vertu initiale, ont misé sur la formule "Go West Young Man", en dépit de l'insécurité et, si l'on peut dire, de l'irresponsabilité économique de leur industrie. S'il est aussi grave, le problème n'en est pas moins différent à Noranda où les bilans demeurent sur la courbe ascendante et où, de l'aveu candide de la société Noranda-Mines, il s'agit d'une question de principe. Principe, en l'occurrence, qui consiste à refuser la clause de check-off

obligatoire (cotisation syndicale retenue à la source par les comptables du patron). Les mines et les hauts-fourneaux de Noranda se classent parmi les premiers producteurs de cuivre du monde et, va sans dire, en tête de la production canadienne avec des bénéfices nets de plus de cinq millions de dollars par an. L'attitude intransigente, en partie justifiée des mines d'or ontariennes, n'a donc pas sa raison d'être à Noranda, à moins qu'il ne s'agisse d'une "solidarité patronale" astucieusement mise au point et destinée, dirait-on, à chasser les syndicats des mines du nord.

Si l'on en croit leurs porte-paroles, les mille sept cents grévistes de Noranda sont décidés à

tenir plusieurs mois et, surtout, à obtenir la retenue syndicale qui s'avère de plus en plus nécessaire au fur et à mesure que la société s'y oppose.

Contrairement à Timmins, le moral paraît excellent et les ouvriers se préparent à passer un hiver difficile dans des chalets forestiers. La société, on le sait, propose une augmentation minimale et fera sans aucun doute une tentative de "conciliation" aux environs de Noël, forte des deux ou trois cents dollars que représenteront alors les arrérages d'augmentation.

Le Congrès canadien du Travail vient, pour sa part, d'adopter un plan de campagne remarquable. Pour la première fois, semble-t-il,

dans l'histoire du syndicalisme canadien, un programme d'éducation permanente sera présenté aux grévistes qui pourront ainsi mieux comprendre les positions à la fois anti-syndicales et anti-démocratiques de leurs employeurs. Car, même s'il s'accompagne d'une concentration chaque jour un peu plus conséquente du capital et des entreprises, le capitalisme occidental n'implique pas forcément un rejet du fait syndical. L'éducation reste donc en toutes circonstances la préoccupation majeure des leaders syndicalistes, et peut-être permettra aux ouvriers de Noranda de traverser la crise et aux mineurs de Timmins de surmonter la détresse d'une situation qu'ils n'avaient pas choisie.

Crise à l'Université:

LES ÉTUDIANTS VONT-ILS DÉSERTER LEUR ASSOCIATION

qui vient enfin d'élire son président

"L'AGEUM est-elle en train de crouler?" C'est en ces termes que s'exprimait lundi soir un des membres de l'exécutif de l'Association générale des Étudiants de l'Université de Montréal.

Dans une atmosphère de cynisme et de réelle angoisse, les délégués ont essayé une troisième fois cette année de se donner un président. La première fois, en avril dernier, aucun candidat ne s'est présenté pour le poste. La seconde fois, il n'y en avait qu'un, Georges Lahaise, qui, de retour d'un voyage aux Indes où il a représenté ses confrères au congrès de l'Entraide universitaire mondiale, vient justement de démissionner.

Cette démission, vraiment inattendue, a causé une sorte de stupeur. Certains étudiants ont voulu l'expliquer par d'autres raisons que celles qu'avait invoquées Lahaise lui-même, et y voir le signe d'une lassitude ou d'un dégoût qui s'empareraient, selon eux, de ceux qui auraient quelque expérience des rouages de l'AGEUM.

Cette démission du président Lahaise n'aurait probablement pas produit un effet aussi singulier si, comme pour l'accompagner, plusieurs responsables de l'AGEUM n'avaient démissionné en même temps. Une seule de ces démissions toutefois eût pu justifier ce sentiment, répandu chez les étudiants, de la précarité de leur Association: celle de l'administrateur Fernand Delhaes.

Pendant 13 ans, Delhaes a réussi à maintenir l'AGEUM dans un état d'équilibre, parfois même de prospérité économique, vraiment miraculeux. Il incarnait la permanence de l'Association étudiante du Mont-Royal. Les présidents se succédaient, Delhaes demeurait comme une assise inébranlable et rassurante. Seul à connaître le budget, seul, surtout, à pouvoir le maintenir, Delhaes a permis à l'AGEUM de vivre élégamment aux yeux de ses électeurs.

Le départ de Delhaes est une perte pour l'AGEUM, pas irréparable, mais grave, pour le moment, parce qu'elle

coincide avec une véritable désertion morale d'un bon nombre de délégués et d'étudiants.

D'après un membre de l'exécutif, l'AGEUM traversera cette année une crise d'adaptation. Sa formule, sa composition et ses moyens d'action ne sont plus en accord avec les besoins des étudiants. "Il y a, d'après ce délégué, un abîme qui se creuse entre les étudiants et l'AGEUM, et, de plus en plus, le public étudiant tend à se désintéresser de son Association".

Les délégués envisagent, comme inévitable solution à ce mal, un remaniement de constitution et, probablement, le recours au suffrage universel. Cela s'avère d'autant plus impérieux qu'à partir de l'an prochain l'AGEUM siégera dans les locaux du Centre social et qu'elle prendra, de ce fait, une importance et une autonomie plus grandes.

Cette atmosphère "tourmentée de l'histoire" régnait, lundi soir, aux élections du président pour l'année, déjà

commencée depuis deux semaines. Les débats se sont déroulés dans les corridors, comme d'habitude, mais, cette fois, le sérieux y manquait. Cela pouvait rappeler, à celui qui les eût connus, les lendemains de chutes de ministères à l'Assemblée nationale française. Les délégués ne pouvaient s'empêcher de sourire à cette troisième tentative pour avoir un président.

Il y avait bien quelques étudiants qui prenaient la chose au sérieux, mais la plupart jouaient les écoués ou les cyniques. "L'AGEUM, quelle farce!" C'était le thème de plusieurs propos de coulisses.

Deux candidats étaient sur la piste de course: Jacques Blouin, de Polytechnique, et Omer Poulin, de Pharmacie. Le premier tour de scrutin, d'après l'ex-président Lahaise, l'ex-administrateur Delhaes et le toujours-aumônier Grégoire, était à peu près nul.

On recommença donc un deuxième tour qui, cette fois, donna une majorité suffisante à Omer Poulin. Le nouveau président fit un léger discours d'occasion, chargé d'espérance et de vœux d'avenir. Il se réclama du président démissionnaire comme maître et guide.

Omer Poulin est donc le nouvel espoir de l'AGEUM. Cet homme prend la présidence d'une Association fortement ébranlée et moralement divisée. Il aura à surmonter la crise d'un AGEUM qui ne peut plus rencontrer ses obligations.

Président de l'AGEUM veut dire être à la tête d'un conseil blâsé et de 3,000 étudiants qui se moquent pas mal de tout cela. Son rôle est de rattraper des électeurs qui se désintéressent de plus en plus de leur Association et de ramener un conseil qui n'a plus "la foi qui transporte les montagnes".

Son rôle (les étudiants avertis souhaitent, qu'il l'entende ainsi) est de regrouper une Association en proie à une véritable crise de désertion morale.

Lucie Fère



Par crainte que, plus tard, mon "Langevin intime" ne se vende pas (Soit-on jamais, d'autres peuvent avoir la même chance que moi?) je divulgue ici les quelques paroles qu'avait "Bading" André Langevin me disant.

La conversation eut un départ rassurant, Langevin me dit: "Il n'y a de littérature qu'adulte et être adulte veut dire qu'on "baïse".

Il continua: "Le grand obstacle à une littérature adulte est l'uniformité de pensée imposée par la religion". Je lui rétorquai à brûle-pourpoint: "Cette fois, mon vieux, vous citez le Cardinal". Il me jura que non, j'avais bien le goût de lui dire: "Vous jurez comme un prêtre", mais le mot lui aurait certainement déplu.

Obligé par moi à résumer ses théories sur le roman, il s'engagea ainsi: "J'aborde longuement et j'écris très rapidement. Je suis incapable d'écrire au jour le jour. Julien Green, entre autres, le fait, mais ça se voit... Je prends mes personnages de l'extérieur. Un personnage, d'ailleurs, s'exprime autant dans ses gestes que dans ses paroles."

J'avais besoin de plus concret. "Parlez-moi plutôt de ce que vous détestez", lui dis-je. Il m'avoua ceci: "La critique au Canada a une importance bien plus considérable que la production. Comme s'il y avait dix marcheurs à discuter sur la seule pomme de terre qui aurait poussé dans la saison."

("La pomme c'est moi", aurait pu lancer Langevin...)

"Trop souvent, continua André Langevin en jetant du sel dans ma bière, la critique essaie de briller et non pas de comprendre."

Et voici "l'ite missa est": "Les critiques ont la littérature qu'ils méritent" (Entre nous, qu'est-ce qu'on a pu faire au ciel pour mé-

qu'il paye pour la construction de son église paroissiale: "C'est comme si on obligeait un catholique qui demeure à Istanbul à payer pour la Mosquée de son quartier".

André Langevin et moi nous sommes quittés sur une vision pessimiste de la vie future. Enjambant les verres de bière, symbole éphémère de la compréhension mondiale, j'ai serré la main de notre Dédé national.

Ce fut pour moi un moment inoubliable et je ne puis qu'humblement espérer qu'André Langevin l'immortalise dans son prochain roman.

BEAUBIEN

Monsieur Cointreau...

Au Congrès international des maires. A l'hôtel Mont-Royal, deux journalistes sont en train d'interviewer M. Berrurier, maire de Mesnil près Paris et secrétaire de l'Association des Maires de France. Ce dernier interrompt soudain une tirade enflammée sur l'autonomie municipale (oui, il paraît que c'est à la mode aussi, là-bas...)

—Messieurs, vous prendriez bien quelque chose? Oui?... Alors, téléphonez donc pour moi. Dans cette maison, vous comprenez, avec mon accent...

Un des journalistes commande de derechef, dans son plus bel anglais, trois drinks: un whisky, un cognac et un cointreau. Dix minutes après, le garçon s'approche avec un plateau et... deux verres: cognac et whisky.

—Et le cointreau, alors? —Quel cointreau, messieurs?

On ne m'a demandé que deux consommations. Tenez, voici la feuille...

Et en effet, la feuille ne porte que cognac et whisky. Grognelements de l'employé. Il repart en se grattant le crâne et en regardant le papier. Puis, tout à coup, revient:

—Ah! voilà, j'ai trouvé! C'est marqué en haut!

Au haut de la feuille, accompagnant le numéro de la chambre, on lit ceci: "Charge to Mister Cointreau..."

Montréal, 2ème ville française, etc... You bet!

Fable de Lafontaine

Au même Congrès. Même hôtel. Même jour. Dans le grand hall du 9ème étage, au milieu d'un capharnaüm canado-américain, surgit un personnage massif et rubicond, le cigare au doigt, qui fait très man-of-distinction dans son "double-breast"

du meilleur faiseur.

—Tiens, v'là Charlie, fait quel-qu'un à mi-voix. Sauvons-nous! Avant que la fuite ne puisse s'accomplir, l'ex-maire de banlieue fonce sur le groupe de contribuables montréalais et, très fort, se met à prononcer un petit discours électoral:

—Une ville qui a un budget comme Morial, des millions pis des millions, pis qui paye pas ses employés... (C'est le discours qu'il aurait voulu, mais n'a pas pu prononcer la veille, à l'assemblée syndicale du Marché St-Jacques).

Il s'aperçoit bientôt qu'on l'écoute avec un certain malaise. Avec un aplomb admirable, il s'arrête et, en s'éloignant, lance à la stentor au-dessus de la foule:

—Bapté...! Où s'écrit la chambre à J.-O. Asselin que j'aïlle prendre un coup?...

Moralité-refrain (sur un air connu):

"Il nous arriv' de Saint-Michel Sans mêm' faire semblant d'changer d'poil... Mais c'est toujours l'même âne... etc..."

La ponctuation de "Time"

A propos du même Langevin, le magazine "Time" écrit de son côté: "Le romancier n'aura sans doute pas de peine à trouver un emploi pour ces mille dollars..." (voir ci-dessus!)

Phrase que "Time" explique en ces termes, sans tiret, sans virgule, sans pause et sans vergogne:

"Langevin est en effet père de trois enfants et scripteur à Radio-Canada!" Et toc. Une société (d'Etat) avertie en vaut deux...

La presse équilibrée

Le baseball majeur viendra-t-il à Montréal? Il suffirait, paraît-il, que la ville achète le Stade des Royaux pour la somme modique de \$2,350,000... Ce à quoi le Herald, notre petite feuille sportive, applaudit des deux mains; ce à quoi, en revanche, le Star, notre grosse feuille d'information, s'oppose farouchement. Or, les deux journaux sont financièrement de la même famille...

—Le plus petit pour les majeures, s'écrit d'un ton admiratif un reporter bien connu, et le plus gros pour les mineures... Simple question d'équilibre!

Le Chercheur et la Servante

Il existait donc autrefois et Dieu sait où, un homme tourmenté, une sorte de chercheur, peut-être un peu fou, et Dieu sait ce qu'il cherchait. De l'or, disait-on. C'était peut-être un alchimiste. Il vivait dans un laboratoire, entouré de ses cornues, de ses creusets, de ses fourneaux, de ses grimoires et de ses cahiers chargés de ténébreux calculs, et de tout le saint tréquin nécessaire à son incessant labeur. Il était naturellement très pauvre, n'ayant pas de fortune; mais là n'était point la raison pour laquelle depuis des années, il se livrait avec tant de passion à ses recherches: ce serait une sottise que de le croire. Bref, il était très pauvre, et voilà tout.

Il n'était plus très jeune. Il n'était pas encore très vieux. Il vivait seul dans quelque vieille maison à l'écart de la ville, loin du château du prince. Naturellement, à cause de son originalité, il était assez mal vu. On le soupçonnait. Il était suspect: il n'était pas comme tout le monde. Peut-être même était-il un peu sorcier, ce qui est une très mauvaise chose. Et du reste, de quoi mais de quoi donc vivait-il? Il n'était au service de personne: point de maître, quelle chose étrange.

Quoi qu'il en soit, il vivait quand même. Il travaillait à ses chimères, tout en se nourrissant d'herbes, d'un peu d'huile, parfois d'un croûton de pain. Faut-il ajouter que depuis fort longtemps il ne portait plus que des haillons? A peine le savait-il lui-même. Et qu'avait-il besoin de le savoir pour passer comme il le faisait ses jours et ses nuits autour de ses alambics. Si quelque voisin charitable voulait s'approcher de lui, il le décourageait paisiblement, ne voulant se lier avec personne. C'était là encore un point très grave concernant la réputation d'un homme. Malheur au solitaire! On sait que depuis toujours le solitaire passe pour un méchant.

Ainsi étaient les choses et depuis fort longtemps, quand un matin le prince entra chez le chercheur. C'était un fort beau prince, fort étincelant, un vrai jeune prince, ardent et hautain, mais pour le moment fort en pel-

ne. Les plaisirs coûtent cher, et la guerre est ruineuse. Tout récemment hélas, le jeune prince avait épuisé ses trésors tant pour les plaisirs que pour la guerre. Il fallait à présent remplir à nouveau ses coffres, de manière à pouvoir à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles guerres et, comme il avait l'habitude d'être obéi et servi ainsi que doit l'être un prince, il venait ici donner ses ordres.

J'ai entendu parler de toi, dit-il à notre poète. On dit que tu cherches de l'or. Parbleu, il m'en faut justement, et tu vas m'en trouver. Je te donne huit jours pour remplir mes coffres. Je pense que cela suffira. Nous réglerons nos comptes ensuite, et, si tu as tenu ta parole, je te ferai mon ministre. Sinon tu seras pendu.

Ayant dit, le prince s'en alla, laissant notre poète infiniment perplexé. Être pendu ne lui plaisait guère, devenir le ministre du prince, il n'avait jamais cru que cela fût fait pour lui. Mais que venait-on le déranger dans ses travaux? Justement la veille une nouvelle idée lui était venue. Il avait fait de nouveaux calculs et découvert dans ses grimoires quelque formule bien enfouie; il envoyait de nouvelles combinaisons et l'espoir que cette fois, après tant d'années de labeur, il allait enfin réussir, lui était venu plus vif et plus fort que jamais.

L'exigence du prince ne le touchait guère, ni sa menace, mais cela risquait d'altérer la tranquillité de son esprit et par là de compromettre la réussite. Pourquoi huit jours et non pas neuf? Quelle était cette folie que de lui marchander le temps quand il s'agissait d'un tel enjeu? Mais quelle était cette autre folie que de s'assombrir pour des raisons aussi capricieuses, au lieu que de se remettre au travail? A quoi bon perdre son temps à gémir, se dit-il. Si je suis pendu, tout sera dit. Il ne peut rien arriver de plus. Pour l'instant il me faut ranimer

le feu qui baisse sous mes alambics, et reprendre mes calculs là où hier je les ai laissés.

Il se remit au travail avec enthousiasme, et bientôt il ne songea plus au prince. Il devint si profondément absorbé que, quelques instants plus tard, il n'entendit même pas s'ouvrir la porte de sa maison, et qu'il ne vit pas qu'il y avait là quelqu'un. C'était une jeune femme d'une très grande beauté, qui entrant là comme chez elle s'était mise à nettoyer, à ranger, à préparer quelque nourriture pour le repas de midi, que sans elle notre chercheur eût sûrement oublié de prendre ce jour-là.

Quand il l'aperçut, par hasard, il ne manifesta pas un bien grand surprise. On eût dit qu'il l'attendait peut-être, ou en tous cas que sa présence dans sa maison était parfaitement naturelle.

— Je sais tout, lui dit-elle. Et je suis venue pour être votre servante.

Il s'inclina en la remerciant, puis il mûgea le repas qu'elle lui avait préparé et il retourna à ses cornues sans rien dire. La belle jeune femme, le repas terminé, reprit son travail de servante; elle acheva de mettre de l'ordre dans la maison, elle refit le lit du vieux chercheur et prépara le repas du soir. Ensuite elle se reposa un peu tandis qu'il travaillait.

Le soir revenu, il mangea, retourna à ses alambics, prit quelques heures de repos tandis que la servante se reposait de son côté mais non loin de lui, et le lendemain, tout recommença comme la veille.

Il s'échangeaient pas un mot, mais ils se savaient ensemble et de quelque façon le génie du chercheur s'en trouvait réchauffé. De temps en temps il poussait de petites exclamations de triomphe: c'était quand il se sentait sur le point de réussir. D'autres fois au contraire, c'était des soupirs et presque des gémissements de douleur, quand il se voyait repris par le désespoir. Non que la crainte d'être pendu lui troublât l'âme: il avait oublié le prince. Mais que ses calculs fussent faux, voilà ce qui le désolait.

Dans le premier cas, la servante se contentait de le regarder à la dérobée, mais avec quelle joie dans le fond de son regard — dans le deuxième cas elle hochait la tête à son tour et une fois même, elle poussa l'audace jusqu'à s'avancer tout près de lui en lui posant sur l'épaule une main tranquille. Il se raffermait et reprenait ses recherches.

Ainsi se passèrent les jours suivants et l'on arriva au matin du huitième jour, celui qui avait été désigné par le prince comme étant le jour où tous ses coffres devraient être remplis. Or, ce matin-là les choses n'avaient pas avancé d'un iota. Les cornues étaient vides, les feux allumés, et l'humeur de notre vieux chercheur bien morose. Non qu'il songeât le moins du monde à la visite qu'on lui avait promise, et dont la suite serait la corde: encore une fois, il avait oublié le prince. Mais s'être trompé dans ses calculs, voir et ne pas avoir, savoir et ne pas pouvoir; à la fin des fins son âme se désolait. Il faut-il en vouloir à un homme s'il fléchit un instant sous l'excès de l'injustice?

Il allait et venait à travers son laboratoire, les mains au dos, le dos penché, le front bien soucieux et bien lourd, quand soudain il vit ce qui lui sembla un rêve: au milieu de la pièce la jeune et belle servante avait dépouillé ses vêtements. Elle était là immobile, d'une beauté rayonnante, parfaite, nue comme une déesse, et voilà que de ce corps admirable d'innombrables pièces d'or se mirent à ruisseler. Elles coulaient comme de l'eau le long de ses bras, tombaient de sa chevelure, de ses épaules, jaillissaient de sa poitrine comme un flot et formaient par terre à ses pieds un tas croissant qui bouillonnait dans un tintement joyeux et frais.

Il y eut bientôt dans la pièce assez d'or et bien au delà pour remplir les coffres taris du prince. Alors la belle servante reprit ses voiles et courut s'étendre sur le lit. Elle s'y laissa tomber épuisée. Mais déjà elle n'était plus aussi belle. A ce moment-là, le prince entra. Notre chercheur n'eut que le temps de tirer un rideau pour cacher aux yeux du prince la présence de la servante.

En voyant le gros tas d'or qui couvrait le sol de la pièce, le prince éclata d'un rire insolent:

— Je savais bien, dit-il, que tu m'obéirais. Tu ne seras donc point pendu. Mais pour ce qui est de te faire mon ministre, tu attends encore un peu. Patience, patience, l'ami! Tu es utile, mais dangereux, mon bonhomme. J'avais déjà entendu parler de toi comme d'un personnage assez suspect, mais désormais je suis fixé. Donc, pour cette fois, tiens-toi content d'échapper à la corde. Cependant il me faut le même morceau d'or dans huit nouveaux jours, sinon je te fais brûler comme sorcier. Tu n'es pas autre chose d'ailleurs. Alors, assez parlé. Je vais te faire envoyer des hommes sûrs pour

qu'ils m'enlèvent tout cela. A dans huit jours!

Les hommes sûrs arrivèrent bientôt, ils entassèrent l'or dans des sacs qu'ils chargèrent sur des charriots, et, sans avoir dit un mot, ils reprirent la route du château.

Alors, quand ils furent partis, notre savant ouvrit le rideau et trouva sur le lit la servante profondément endormie. Mais déjà, comme on l'a dit, elle n'était plus aussi belle, et il en éprouva une grande tristesse. Si absorbé qu'il eût jusqu'alors été par ses recherches, il avait toujours su cependant que la beauté de la servante venait d'une grande science, mais à présent la douleur était entrée en elle. Une grande douleur, douce pourtant, une autre science, mais amère.

Une Nouvelle inédite de LOUIS GUILLOUX

Elle dormait. Il s'éloigna. Mais pour une fois, il ne retourna pas à ses cornues. Et même, cela est bien triste à dire, il parut les avoir oubliées. De longues pensées lui entraient dans l'âme, un doute puissant, une douceur désolée mêlée d'un étrange remord: il ne savait plus très bien, le pauvre, ce qui s'était passé, il ne savait guère davantage où il était ni ce qui lui restait à faire. Jamais savant ne s'était trouvé ainsi mis à l'épreuve.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, si au bout de quelques instants la tête lui tourna un peu, et s'il n'eût plus d'autre envie que de s'étendre à son tour et de s'endormir. Il rouvrit le rideau. La servante était toujours plongée dans le plus profond sommeil. Il la contempla, et se laissa tomber auprès d'elle. Elle dormait si fort que cela ne la réveilla pas. Ils dormirent côte à côte et, dans leur sommeil leurs mains se joignirent.

Ils dormirent longtemps, et quand ils se réveillèrent, nullement surpris de se voir côte à côte, elle avait presque retrouvé sa beauté première. Elle lui soi-

rit. Mais il lui dit:

— A présent je vais détruire mes cornues.

C'était la chose à laquelle il avait pensé sans le savoir pendant qu'il dormait, la seule chose qui lui restait à faire, ainsi que cela lui apparaissait dès son réveil. Mais la belle servante, à ces mots, témoigna non seulement une grande surprise, mais une vive indignation.

— Comment! s'écria-t-elle. Détruire tes cornues! A l'heure du triomphe!

Le vieux chercheur secoua péniblement la tête et il y eut dans son regard une grande mélancolie. — Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai triomphé.

Alors la servante se leva en colère, ce qui était bien surprenant de la part d'une personne aussi réservée. Il vit dans ses yeux la révolte de qui se voit contester l'évidence, refuser le témoignage de ce qu'il sait pour l'avoir vu de ses propres yeux.

— Comment! s'écria-t-elle. Mais tu étais là debout, au milieu de la pièce, entouré de tes cornues, nu comme un dieu, jeune beau, et l'or ruisselait de toute part autour de toi, les ducs, les doulons, les louis, les dalls jaillissaient de tes flancs, s'échappaient de ta poitrine, roulaient le long de tes bras et de tes cuisses, s'amorçaient à tes pieds, avec un bruit d'eau courante. Je te regardais en extase.

— Moi?

— Toi.

La dessus, le vieux chercheur retomba dans une profonde rêverie, mais il ne parla plus de détruire ses cornues. Cependant il dit:

— Cela n'empêche que dans huit jours je serai brûlé comme sorcier.

— Homme de peu de foi! lui répondit-elle.

La songerie du chercheur devint plus profonde encore. Il retourna à ses cornues mais il n'y toucha guère. Il flânait. La servante reprit ses besoins, remit de l'ordre dans la maison et prépara les lits, s'occupa des repas qui, du reste, restèrent toujours aussi maigres, les hommes du prince n'ayant pas laissé traîner la moindre pièce qui permit d'aller chez le boucher.

De nouveaux jours se passèrent ainsi dans le silence et dans l'attente. Notre chercheur délaissait ses calculs, parfois même il repoussait ses cahiers et se prenait la tête dans les mains sans plus savoir, semblait-il, à quoi s'en tenir. Cependant il ne laissait pas tomber les feux. Il se disait que

la prochaine fois il ferait mieux attention. Et quand le jour arriva de la seconde échéance, quelques instants avant l'heure à laquelle devait arriver le prince, il fit sur lui-même un grand effort en se disant: Voyons. Et à l'instant même il vit ce qu'il vit, c'est à dire ce qu'il avait déjà vu: la déesse, aussi admirablement belle que l'autre fois, nue et debout au milieu de la pièce, et l'or ruisselant de toutes parts autour d'elle. Elle était une fontaine d'or, et l'or en tas s'amorçait à ses pieds. Puis, comme l'autre fois, épuisée, elle reprit ses voiles et courut s'étendre sur le lit, où aussitôt elle tomba dans un profond sommeil. Le prince à l'instant même entra.

— Ah! Ah! Tu es un fidèle coquin! C'est pire que jamais! Entrez, vous autres! — s'écria-t-il en se retournant vers la porte. Car cette fois, sûr de ce qu'il se passerait, il avait pris la précaution de se faire accompagner par ses hommes de peine. — Enlevez-moi tout ça! leur ordonna-t-il. Et, tandis que ses hommes de peine se mettaient à la besogne, le prince s'adressa au vieux chercheur: — Puisque tu travailles si bien, l'ami, je te prends décidément à mon service. La dernière fois tu as échappé à la corde, aujourd'hui tu échappes au bûcher. Tu as de la chance! Tu en auras encore plus si tu mets un peu plus de cœur à l'ouvrage. Travaille. l'ami! Je vois désormais que tu peux faire mieux. A propos, j'ai réfléchi à cette place de ministre: elle ne te convient pas, je crois; car, après tout, tu n'es qu'un manant. Et j'aurais des ennemis à la cour; mais je puis te décorer. Ne parlons pas encore de l'anoblir: la question est prématurée. Cependant, rien n'est impossible, et je t'anoblirai un jour. Je ne mets qu'une condition: double la cadence, l'ami! Ne sois pas trop paresseux. Compris? A dans huit jours. Et si je ne suis pas obéi, toi, tu seras empalé.

Là-dessus, les hommes de peine ayant achevé leur besogne, c'est à dire enfourné l'or dans des sacs et chargé les sacs sur des charriots, le prince s'éloigna, laissant son malheureux sujet décidément hébété. Celui-ci tira le rideau et contempla sa servante endormie mais exsangue. Son beau visage était d'un pâleur mortelle. On aurait dit qu'elle était plongée dans un sommeil de léthargie.

Au comble du trouble et de la douleur, il s'étendit auprès d'elle et s'endormit aussitôt. Comme l'autre fois, leurs mains se joignirent dans le sommeil. Cependant,

avant de s'abandonner au repos, il avait pris la résolution cette fois, il avait bien vu, il ne serait plus trompé, c'était d'elle et non de lui que tout l'or avait jailli. Cela étant, il ne lui demanderait plus son avis, il n'attendrait plus qu'elle fut réveillée pour détruire ses cornues stériles, et pour déchirer ses cahiers. Au contraire, il profiterait de son sommeil pour se livrer à cette besogne, devenue hélas la seule à laquelle il pouvait désormais se livrer. Et quant aux menaces du prince, il en serait ce que Dieu voudrait.

C'est dans ces conditions qu'il s'endormit, tenant dans la sienne la main de la servante, et trouvant là, au fond de la douceur même, la plus grande douceur qu'il eût éprouvée de sa vie.

Son sommeil dura longtemps, mais quand il se réveilla, sa servante dormait encore, aussi pâle et épuisée qu'à l'instant même où il était venu se jeter sur le lit. Il se leva doucement. Allons! l'heure était venue d'avoir du courage! L'heure de la décision, de la vérité, des vaisseaux brûlés, des ponts coupés, du tout pour le tout. Il entra dans son laboratoire. Comment faire? Ah! le comment importait peu. Le fracas d'un bâton sur le verre des cornues la réveillerait sans doute, mais elle arriverait trop tard. Alors!

Il prit un gourdin et s'avança résolument. N'hésitons plus! Et voilà le gourdin levé et brandi. Voilà qu'il va asséner un grand coup sur la première cornue. Mais voilà que le gourdin s'immobilise et que notre vieux chercheur s'épouvante. De la cornue, s'est élevée une fumée légère, et de la fumée est sorti un corps de déesse. C'est elle, c'est la servante qui est revenue et pourtant elle dort sur son lit. Il la contemple comme tout à l'heure, avec un regard extasié. Et pourtant elle dort à côté épuisée. La voilà donc encore une fois debout dans la pièce, nue et splendide et toute ruisselante d'or, mais cette fois ce sont des flots d'or qui s'échappent de ses mains, de ses seins, de son ventre! Et il est là avec son gourdin brandi. Elle sourit, de plus en plus pâle, puis s'échappe et disparaît, puis renaît d'une autre cornue d'où pendant ce temps-là une nouvelle fumée a jailli; — et pourtant elle dort à côté — et l'or continue à couler, à remplir la pièce, et cette fois il y en a assez pour contenter le prince, et pour longtemps! Puis elle disparaît encore, mais revient de plus en plus pâle, et l'or continue à ruisseler, et fou de peur il s'échappe, il tire le rideau et la voit sur le lit où elle dort, et il s'étend auprès d'elle, et dans son sommeil il lui prend la main, mais cette main est froide, froide, froide...

LOUIS GUILLOUX

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que LAWRENCE DRIKXERMAN, vendeur de la cité et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse, CHARLOTTE HANDELL DRIKXERMAN, ménagère, de la cité de Toronto, province d'Ontario, pour cause d'adultère.

OTTAWA, Ontario, 15 septembre, 1953.
A.H. LIEFF, Q.C.,
Procureur de la requérante,
18, rue Rideau,
Ottawa, Ont.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS EST DONNE par les présentes que LILLIAN DENISE L'HEUREUX, Ménagère, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, RICHARD L'HEUREUX, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTREAL, dans la province de Québec, le vingt-huitième jour d'août, A.D. mil neuf cent cinquante-trois (1953).
JOHN M. SCHLESINGER,
Procureur de la requérante,
Appât, 204, Edifice Hensley,
400 St-Jacques Ouest,
Montréal, Qué.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que PHILLIPS WEISS COHEN, ménagère de la cité et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, CLARENCE JACOB COHEN, vendeur, de la cité de Toronto, province d'Ontario, pour cause d'adultère.

OTTAWA, Ontario, 18 septembre 1953.
A.H. LIEFF, Q.C.,
Procureur de la requérante,
18, rue Rideau,
Ottawa, Ont.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que GISELA KINZ COHEN, L'HEUREUX, Ménagère, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, CHARLES LINTON CAMERON, vendeur, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 30 juillet 1953.
HENDY L. SILVERSTON,
Procureur de la requérante,
Suite 410, 286 rue St-Jacques Ouest
Montréal, P.Q.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que JOSEPH LOUIS DE GONZAGUE GIGUERE, administrateur, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse, ANNETTE ROBERT LIEBER, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 21 août 1953.
MERGLER & MERGLER,
Procureurs du requérant,
637 rue Craig, ouest,
Montréal, Québec.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que IRENE LAPORTE, VOLUME, ménagère, épouse de EDWARD VOLUME, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, EDWARD VOLUME, employé de banque, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTREAL, dans la province de Québec, le dixième jour d'août, mil neuf cent cinquante-trois (1953).
COHEN & LEITMAN,
Procureurs de la requérante,
1256, Cagès Phillips,
Montréal, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME GERMAINE LAPOND, couturière, de Westmount, Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, JULES EDOUARD JOYAL, propriétaire de taxi, de la ville de Drummondville, District d'Arthabaska, Province de Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 25 août, 1953.
JACOBS & JACOBS,
PROCUREURS DE LA REQUERANTE,
Edifice Radio Cité, Suite 360,
265 ouest, rue Craig,
Montréal, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME FLORENCE EVELYN FROST, ménagère, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, CHARLES KENNETH GALE, surintendant, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 21 août, 1953.
JACOBS & JACOBS,
PROCUREURS DE LA REQUERANTE,
Edifice Radio Cité, Suite 360,
265 ouest, rue Craig,
Montréal, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME NORMA HARRIET HAZLEHURST, ménagère, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, CHARLES LINTON CAMERON, vendeur, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 21 août, 1953.
JACOBS & JACOBS,
PROCUREURS DE LA REQUERANTE,
Edifice Radio Cité, Suite 360,
265 ouest, rue Craig,
Montréal, Qué.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME CATHARINA ELIZABETH van de CASTEEL FORTUNE, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, CHARLES KENNETH GALE, surintendant, de la ville de Châteauguay Heights, Beauharnois, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 18 août, 1953.
JACOBS & JACOBS,
PROCUREURS DE LA REQUERANTE,
Edifice Radio Cité, Suite 360,
265 ouest, rue Craig,
Montréal, Qué.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que ALTHUR LEGER, notaire, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse, ANNETTE ROBERT LIEBER, de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 21 août, 1953.
MERGLER & MERGLER,
Procureurs du requérant,
637 rue Craig, ouest,
Montréal, Québec.

LA PEUR DU CROQUE-MITAINE

Menacer un enfant, pour le forcer à obéir, de le livrer au croque-mitaine ou à l'agent de police peut avoir des conséquences désastreuses pour lui, dans l'avenir. Cela peut le rendre nerveux et lui inspirer la peur d'objets inoffensifs ou de l'obscurité, condition anormale chez de jeunes enfants. On devrait lui apprendre à raisonner toute crainte qu'il peut ressentir afin de lui faire comprendre que les choses qu'il redoute ne peuvent lui faire de mal. On devrait représenter l'agent de police à l'enfant comme un ami, toujours prêt à aider et non pas comme un épouvantail.

A l'instar de Cologne, Montréal aura peut-être UN TRAIN MONORAIL

A l'occasion du congrès de la Haute Ecole technique d'Aix-la-Chapelle, la maquette du train monorail du Dr Wenner-Gren a été présentée, près de Cologne, à 500 spécialistes européens des transports.

Cette maquette, réduction aux 4/10 du train grandeur nature, est susceptible d'atteindre facilement la vitesse de 140 kilomètres heure.

Elle est mue à l'électricité. Le monorail se déplace sur des galets placés en file, l'une derrière l'autre, sur une poutre métallique faisant office de rail. Il coiffe le rail un peu comme un bât coiffe l'échine d'un mulet. De part et d'autre du rail la carrosserie descend comme des fontaines dans lesquelles seraient amenées les roues à bagages.

L'inventeur assure qu'avec son système, les frais de construction de la voie seraient sensiblement moins élevés qu'avec les voies classiques à deux rails parallèles. Il semble toute-

fois difficile d'imaginer que les compagnies de chemins de fer envisagent même de détruire les voies existantes pour les remplacer par un système à rail unique. Le monorail ne paraît donc guère avoir d'avenir en dehors de pays neufs où les voies ferrées sont encore peu développées. Cependant, on peut envisager son utilisation dans les grands centres très étendus pour les transports urbains. Il y a d'ailleurs un précédent car une voie monorail existe déjà et fonctionne depuis une cinquantaine d'années.

Cette voie a été construite aux environs de l'année 1900, en Allemagne, dans le bassin de la Ruhr, pour desservir les localités situées le long de la rivière Wupper: Barmen, Eberfeld et Vohwinkel, près d'Essen. Toutefois, le caisson réservé aux voyageurs n'est pas placé, comme dans le convoi de M. Wenner-Gren, au-dessus des galets de roulement mais au-dessous: les voitures sont suspendues aux galets qui roulent sur le rail unique, lui-même supporté par des pylônes disposés tous les trente à quarante mètres. C'est en somme le système utilisé depuis à grande échelle dans les téléfuniculi. A cause des arrêts fréquents nécessaires pour desservir normalement les agglomérations traversées, la vitesse moyenne ne dépassait guère 25 kilomètres heure.

Un autre monorail fonctionna pendant quelque temps dans la banlieue de Glasgow un peu avant la guerre de 1914. Les plans avaient été dressés par un ingénieur français, Francis Laur. Il s'agissait également d'un véhicule suspendu à un rail aérien. Propulsé par une hélice d'avion calée sur un moteur électrique, le wagon était un véritable avion sans ailes qui atteignait la vitesse, remarquable pour l'époque de 180 kilomètres heure.

Le monorail de M. Wenner-Gren en vaine grandeur pourrait être propulsé par des moteurs à réaction. Il atteindrait alors une vitesse difficile à chiffrer, mais qui serait certainement considérable: on parle d'une moyenne de 300/350 kilomètres heure.

Le maire de Toronto a retenu pour M. Houde une place d'honneur dans le premier wagon de la première rame du métro de

la capitale ontarienne, dont l'inauguration est prévue pour l'année prochaine. C'est évidemment le rouge au front et la rage au coeur que M. Houde effectuera cette humiliante randonnée souterraine. Cependant, une consolation, ou, plutôt, un espoir lui sera permis: inviter M. Allan Lamport dans son MONORAIL.

M. Camillien Houde, en effet, est un partisan du monorail, cette espèce de métro suspendu dont les voyageurs doivent vaincre à la fois le vertige et le mal de... monorail. Il est difficile de savoir combien de membres du comité exécutif notre maire a ralliés à ses conceptions du transport en commun mais, si l'on en croit un haut-fonctionnaire de l'hôtel de ville, les partisans du monorail sont plus nombreux, déjà, que ceux de l'Elevated. On souligne le fait que Los-Angeles projette un monorail qui, outre les grands quartiers de la ville, reliait directement la grande cité californienne à sa banlieue cinématographique.

Le monorail compte aussi ses adversaires, à la tête desquels on remarque, pour l'instant, le conseiller municipal Dave Rochon, M. Lucien Côté, du comité exécutif et M. Campeau, directeur de l'urbanisme. Tous trois viennent d'ailleurs de partir pour Philadelphie afin d'y examiner les mérites de l'Elevated qui, s'il est aérien comme le monorail, n'en demeure pas moins basé sur des rails, évitant ainsi les sautes de vent et le complexe acrobatique de la suspension unique.

Mais, est-il besoin de le rappeler, l'Elevated ou Monorail, il ne s'agit à Montréal que d'un projet. Rien n'est donc perdu pour le métro et c'est avec une confiance renouvelée que nous attendons le voyage de M. Houde à Toronto en métro, comme dirait...

Jean DES CHAUMES



Le monorail franchit avec une égale aisance les rues et les rivières... M. Houde, qui n'a encore jamais pris le métro, souhaite que Montréal soit doté d'un semblable chemin de fer aérien dont les arrêts, sans doute, passerait par le toit du "Sun-Life" et le sommet du Mont-Royal.

La Peur: Drame de l'Afrique Anglaise

Afrique du sud

Ségrégations Raciale et République:

Les deux "atouts" du Dr. Malan

par J. C. Brousta

"L'Union Sud Africaine se prépare à traverser un cap difficile de son existence. Une fois de plus c'est la politique de ségrégation raciale du Docteur Malan qui est à l'origine de la crise qui vient d'éclater.

Au lendemain des dernières élections en avril 1953 qui avaient vu le succès du parti nationaliste du Dr Malan, ce-

coopérer avec le gouvernement sur la question raciale, dans l'intérêt supérieur de l'union sud-africaine. Les négociations entre les deux partis ont été longues: elles viennent d'aboutir à une rupture.

Le 14 septembre, le parti unifié prenait à l'unanimité de ses dirigeants la décision de s'opposer à la troisième lecture de la loi électorale vi-

chez les descendants des Boers, et qui détient la majorité des sièges à la chambre; d'autre part, le parti unifié — qui groupe les citoyens de langue anglaise ainsi qu'une fraction minoritaire de Boers anglicanisés — qui, numériquement supérieur aux dernières élections, a bénéficié de moins de sièges que le parti nationaliste, par le jeu de la loi électorale.

Le docteur Malan, va-t-il s'incliner si la loi est rejetée au parlement? A plusieurs reprises, l'année dernière, il a déclaré qu'il la ferait néanmoins appliquer. Va-t-il dissoudre une fois de plus le Parlement pour obtenir enfin les deux-tiers des voix qui lui sont nécessaires? Même, dans cette dernière hypothèse il semble peu probable qu'il les obtienne jamais, la supériorité numérique de ses adversaires jouant contre lui en cette occasion. Sa dernière arme susceptible de faire réfléchir ses adversaires serait la proclamation de la République et la rupture avec le Commonwealth. Mais alors des régions entières, ou la majorité de langue anglaise est écrasante, feraient sécession et des troubles extrêmement graves pourraient survenir. Il existe de farouches républicains en Union sud-africaine mais les tenants du Commonwealth sont plus nombreux — il en existe même au sein du parti du Dr Malan.

Le problème de la population de couleur noire, brimée par les deux camps, privée de tous droits politiques rend plus complexe la situation actuelle: celle-ci serait inévitablement la seule gagnante d'une période de troubles car alors, du fait de son écrasante supériorité numérique, elle pourrait jouer le rôle d'arbitre en soutenant l'un des deux camps. Le docteur Malan le sait bien. Aussi est-il possible que le vieux leader nationaliste se décide à proposer un nouveau com-

promis au parti unifié et qu'il abandonne, de manière honorable, son projet concernant les métis du Cap. Sera-t-il suivi par son propre parti?

Devant l'excitation actuelle des esprits en Afrique du Sud, il est difficile de constater qu'une autonomie complète a été accordée aux Noirs de la Gold Coast et du Nigéria et qui manifestent, d'autre part, une inquiétude croissante devant les émeutes au Nyassaland et au Kenya, il est permis d'être quelque peu sceptique. Jamais depuis la venue au pouvoir du Dr Malan la situation n'a été aussi sérieuse.

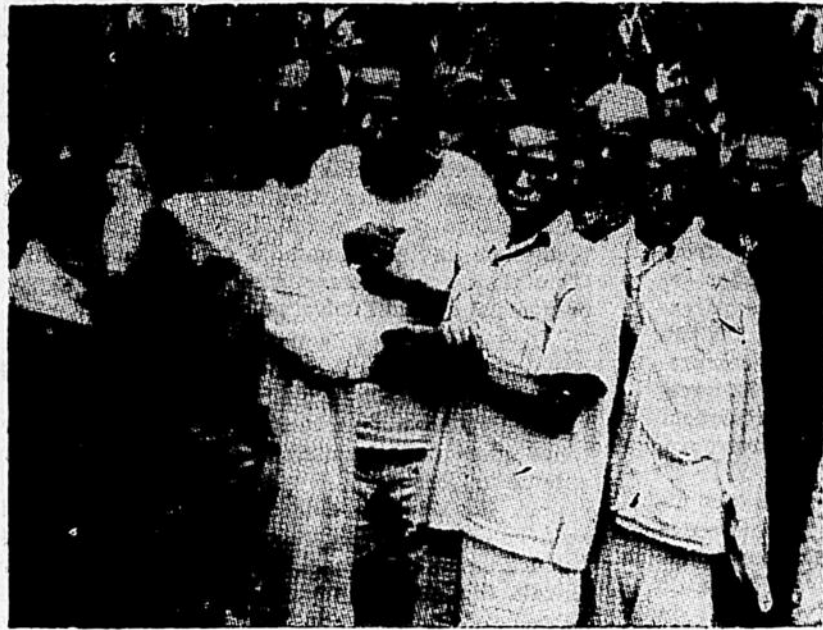
La lutte du Noir contre le Blanc est entrée dans sa phase active en Afrique anglaise depuis plusieurs mois. L'arrestation récente des leaders Mau-Mau n'a mis qu'une fin relative à l'insurrection qui ensanguinait le Kenya et, si l'on en croit les observateurs compétents, il ne semble pas que, malgré la violence de sa répression, le Colonial Office soit parvenu à rétablir ce qu'il est convenu d'appeler le "calme". Près de vingt mille Mau-Mau ou Kiyoyous suspects ont été exécutés par les forces policières britanniques et indigènes; le nombre des planteurs ou civils européens abattus par les émeutiers ne dépasse pas mille. Entre-temps, dans tous les territoires africains rattachés par un lien quelconque à

la Grande-Bretagne des manifestations se poursuivent, motivées dans la majorité des cas par le même problème majeur: les mesures de ségrégation raciale. En Afrique anglaise comme dans presque toutes les régions du globe où la ségrégation est pratiquée, la minorité riche a peur de la majorité pauvre: tandis que les Noirs de la Côte d'Ivoire et du Nigéria, maintenant forts de leur autonomie, se dressent contre le racisme, la crise sud-africaine dégénère en catastrophe et fait réapparaître la vieille rivalité anglo-boer. Enfin, et c'est peut-être l'exemple le plus caractéristique du facteur "psychologique", un nouvel état se crée contre la volonté des autochtones en Afrique centrale.

pendance qui est aujourd'hui aussi complète que celle du Canada. Cependant, la partie sud de la Rhodésie, où les intérêts financiers et les chefs d'entreprise sont en majorité britanniques, devenait un Dominion tranquille, fidèle à la couronne, mais où se précise de plus en plus fréquemment un appel vers l'Union sud-africaine.

Dans cette attirance, les Blancs de Rhodésie du sud inclinent la ségrégation raciale mise en vigueur par le gouvernement de M. Malan. Ce sentiment, en Rhodésie, est provoqué par la peur,

non pas par la peur de la force mais la peur d'être submergé. Quelques centaines de milliers de Blancs luttent en effet contre la marée noire, c'est-à-dire contre des gens qu'ils considèrent encore comme des barbares et que leurs parents regardaient comme des "esclaves naturels", pour ne pas dire plus. Ils soulignent que les manifestations occidentales ont été apportées par eux et demeurent sous leur garde. Pour assurer cette défense de la "civilisation", ils n'utilisent qu'un réflexe, la peur: la force et l'arbitraire.



AVANT LA FOUILLE . . .

lui-ci avait recherché un terrain d'entente avec le parti d'opposition appelé "parti unifié". En effet, si le parti nationaliste avait remporté à la chambre une confortable majorité, il n'aurait pu obtenir les deux-tiers des sièges nécessaires constitutionnellement pour faire voter différentes lois dans le cadre de la politique d'apartheid (ségrégation raciale). Le premier ministre voulait notamment priver de leur droit de vote les métis du Cap. Au lendemain des élections, un accord sur ce problème entre les deux partis semblaient devoir être réalisé. M. Strauss, leader du parti unifié, avait déclaré, après la défaite électorale de son parti que celui-ci serait disposé à

sant à inscrire les métis sur une liste électorale séparée, équivalant en fait à les priver d'un droit de vote efficace. Cette unanimité des dirigeants du parti unifié, qui d'ailleurs pour la plupart sont partisans de la politique de discrimination raciale, mais d'une manière plus modérée, fait perdre au premier ministre sud-africain tout espoir de voir aboutir un projet qui lui tenait à cœur et qui était un des principaux points du programme électoral de son parti.

On en revient donc à la situation de l'année dernière: deux blocs, l'un et l'autre d'origine européenne, s'opposent. D'une part le parti nationaliste dont les membres sont principalement recrutés

Les conclusions du Congrès international de Microbiologie:

Grâce à l'ACTINOMYCINE du professeur Waksman, la médecine se prépare à VAINCRE LE CANCER

Un reportage d'André Clot

Rome, le 20 septembre. Le Congrès International de Microbiologie, qui s'est tenu à Rome, sera peut-être retenu par l'histoire comme une des plus grandes dates de l'humanité: le lundi 7 rpi 7 septembre, un homme qui s'était déjà illustré par une des découvertes les plus capitales du vingtième siècle, annonçait devant 2.000 savants représentant 40 nations que le cancer, la plus terrible maladie du sol et de leur action sur le sol lui-même, pendant de longues années il ne fut qu'un de ces nombreux hommes de science dont les noms ne sont connus que d'un nombre très restreint de spécialistes. Il paraît même qu'en 1939 certains dirigeants de l'université de Turin trouvaient ses travaux sans grand intérêt: 3 ans plus tard Waksman découvrait un antibiotique, après 3 autres années encore il en découvrait un autre — la Streptomycine — qui devait contribuer dans les proportions que l'on connaît à juguler la tuberculose. En 1952 il était prix Nobel. Demain il sera peut-être Waksman s'était intéressé au pro-

moustache encore presque noire. Né en Russie d'origine israélienne, il arriva aux Etats-Unis en 1911 et après des débuts difficiles commença ses études à l'université de Turin. Il obtint son doctorat en 1917 rpi 1917, et entra comme membre du corps enseignant à la même université, dans la section d'agriculture expérimentale, sous la direction du professeur Lipman. Il s'occupa, dès ce moment là, des microbes du sol et de leur action sur le sol lui-même, pendant de longues années il ne fut qu'un de ces nombreux hommes de science dont les noms ne sont connus que d'un nombre très restreint de spécialistes. Il paraît même qu'en 1939 certains dirigeants de l'université de Turin trouvaient ses travaux sans grand intérêt: 3 ans plus tard Waksman découvrait un antibiotique, après 3 autres années encore il en découvrait un autre — la Streptomycine — qui devait contribuer dans les proportions que l'on connaît à juguler la tuberculose. En 1952 il était prix Nobel. Demain il sera peut-être Waksman s'était intéressé au pro-

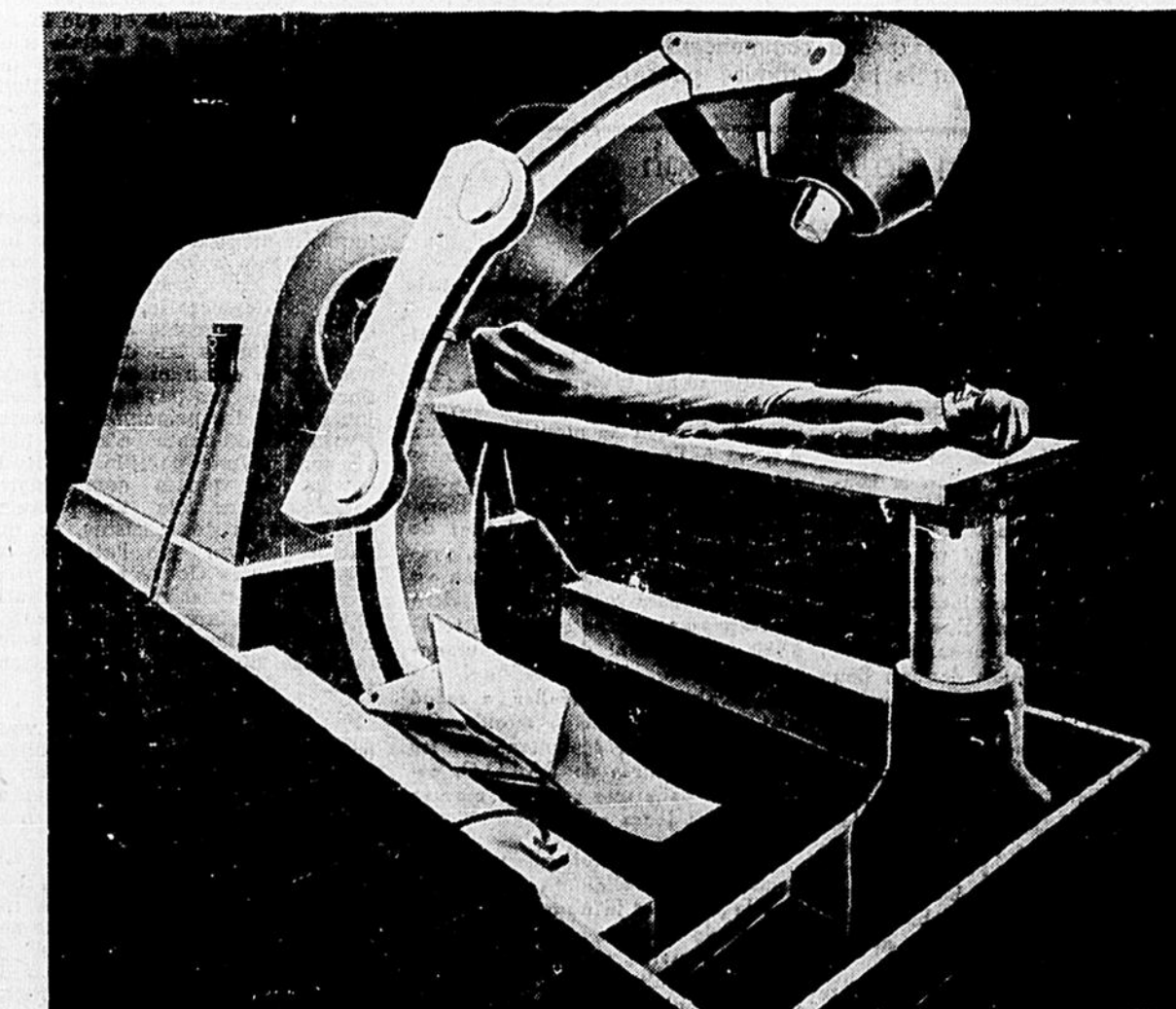
être celui qui a vaincu le cancer. Dès 1917 rpi 1917 en effet blèmes posés par les actinomycètes, micro-organismes isolés il y a une soixantaine d'années et sur la structure desquels les savants ne sont pas d'accord car on ne sait pas s'il s'agit de bactéries — corps unicellulaires — ou de champignons — corps pluricellulaires — comme la pénicilline. Tout en poursuivant ses travaux relatifs aux microbes du sol, Waksman continua pendant des années à s'y intéresser et dès 1940, il parvint à isoler un antibiotique auquel il donna le nom d'"actinomycine". Mais les premières expériences qu'il fit sur des cobayes démontrèrent son extrême toxicité, sur la rate en particulier, qui en rendait l'emploi absolument impossible. Il l'écarta donc, d'autant plus qu'il conduisait alors ses recherches sur la streptomycine, antibiotique qui appartient à la même famille des actinomycètes, et qu'il devait découvrir deux années plus tard, plus de 100 composés et préparations devaient d'ailleurs, à cette époque, être isolés

à partir des actinomycètes, sur lesquels une douzaine allaient trouver une application pratique dans le traitement des maladies infectieuses de l'homme et des animaux.

Occupé ailleurs et peu encouragé à travailler sur un produit aussi toxique, Waksman remit le résultat de ses études à des groupes de savants américains, allemands, scandinaves, les uns et les autres poursuivaient les recherches commencées par Waksman, surtout dans le but d'éliminer la toxicité de cet antibiotique. Un savant allemand, le docteur Christian Hackmann, qui travaillait aux laboratoires Bayer, y parvint il y a quelques années et en fit un médicament pouvant être utilisé dans la thérapeutique. Les médecins qui déterminèrent l'action de l'actinomycine sont extrêmement discrets sur les études et les observations auxquelles ils se livrèrent. On sait seulement — le professeur Waksman l'a lui-même déclaré — que l'utilisation de l'actinomycine se fit d'abord à faibles doses, puis, lorsqu'on lui enleva une partie de sa toxicité, on augmenta jusqu'à 10 fois la dose initiale. Après l'avoir expérimenté sur des animaux on commença à traiter des cancéreux, il y a un an environ, 160 personnes reçurent des doses diverses: les résultats furent presque toujours positifs, surtout dans les cas de tumeurs malignes du système lymphatique, le professeur Waksman, prudent comme tous les savants, veut attendre encore avant d'affirmer que la redoutable maladie est définitivement vaincue. Il se contente de dire que les résultats sont encourageants et qu'ils justifient de bons espoirs, ce qui dans la bouche d'un homme comme lui, suffit à donner à l'humanité des raisons de croire que, comme la rage et la tuberculose, le terrible fléau va bientôt commencer à reculer.

Au cours d'une conversation avec un journaliste, le professeur Waksman lui dit: Les expériences récentes avec l'actinomycine ont prouvé que nous devons ré-examiner les antibiotiques que nous avons écartés dans le passé et faire de nouvelles expériences avec eux afin de voir s'ils peuvent être utilisés pour combattre d'autres maladies.

Il va certainement maintenant se mettre à cette tâche qui ouvre des perspectives encore plus grandes à la biologie et à la médecine car il est maintenant démontré que le domaine des antibiotiques est pratiquement sans limite.



Outre la thérapeutique médicamenteuse, de nombreux moyens scientifiques sont à la disposition des médecins qui luttent contre le cancer. On reconnaît ici la bombe au cobalt canadienne dont les résultats se sont avérés si satisfaisants que la plupart des grandes institutions médicales ont décidé d'en faire l'essai. Sans, pour l'instant, fournir une guérison absolue, l'actinomycine et le Cobalt 60 n'en contribuent pas moins à effacer graduellement l'auréole fatale dont s'accompagnait le cancer. La bombe au cobalt est une réalisation des laboratoires nucléaires de Chalk-River, Ontario.

Afrique occidentale

L'autonomie intérieure provoque une crise (extérieure) de jalousie

La Grande-Bretagne possède deux colonies importantes sur la côte occidentale de l'Afrique: la Gold Coast et le Nigéria. En 1950, elle a accordé à la Gold Coast tous les pouvoirs d'autonomie interne, y compris la police; elle vient d'en faire autant pour le Nigéria. L'octroi de ces pouvoirs à deux populations noires provoque des réactions diverses au sein du Commonwealth.

La Gold Coast, indépendante depuis 1950, sauf en ce qui concerne les affaires extérieures, réclame le statut de dominion. En fait, il faut dire qu'elle le possède en pratique. Tous les pouvoirs concernant les affaires intérieures sont entre les mains des autochtones. Ceux-ci ont un gouvernement responsable devant une assemblée où l'ancienne puissance colonisatrice n'a rien à voir. L'armée de la Gold Coast est presque uniquement composée de soldats originaires de ce pays et placée sous l'autorité théorique du gouvernement d'Accra. Reste donc à ce dernier le droit de nommer des ambassadeurs pour acquiescer le statut tant désiré de dominion.

Pour sa part, la Grande-Bretagne, dont Gold Coast et Nigéria

dépendent encore directement, aurait accédé à ce désir. En effet, quand en 1950 elle avait donné le "Home Rule" à la Gold Coast, dans son esprit cela sous-entendait l'octroi de responsabilités accrues dans un proche avenir, c'est-à-dire les affaires étrangères. Pour elle, Gold Coast et Nigéria représentent l'aboutissement d'une politique: la sauvegarde des intérêts économiques anglais contre l'octroi des pouvoirs politiques aux autochtones. Si ceux-ci sont suffisamment évolués pour faire marcher l'appareil d'un Etat, qu'ils le fassent, quitte d'ailleurs à placer là où il convient des conseillers anglais fort avertis. Mais ce statut de dominion, malgré sa bonne volonté, la Grande-Bretagne n'a pu l'accorder.

Un gros obstacle se dresse en face des gouvernements noirs: l'opposition farouche et déterminée de l'Union Sud-Africaine. Son gouvernement, celui du Dr. Malan, chaud partisan de la ségrégation raciale, ne pourrait admettre la présence de délégués noirs au sein du Conseil du Commonwealth. Tout en reconnaissant l'octroi du "Home Rule" à la Gold Coast et maintenant au Nigéria comme un fâcheux fait accompli sur lequel il n'est pas possible de revenir, elle ne veut à aucun prix que ces deux gouvernements sortent du domaine du Colonial Office. La position de l'Union Sud-Africaine, si elle est discutable sur le plan moral n'en est pas moins logique. Son gouvernement a refusé d'accorder tout pouvoir, toute responsabilité politique aux Noirs habitant l'Union Sud-Africaine pour le concentrer dans les seules mains des blancs. Comment pourrait-on admettre qu'au sein du Conseil peut-être le plus important du monde, celui du Commonwealth, le représentant de son

gouvernement puisse rencontrer sur un pied d'égalité les délégués noirs de la Gold Coast, du Nigéria, ayant les mêmes pouvoirs que lui? Cet état de choses aurait sans aucun doute des répercussions d'ordre intérieur dans l'Union Sud-Africaine.

D'autres oppositions se sont également manifestées: celle de la plupart des colons anglais de l'Afrique Orientale britannique. Il faut avouer que ceux-ci ont à plusieurs reprises fait connaître leur opposition à l'égard de l'octroi du "Home Rule" lui-même, et donc que leur attitude n'a pas varié. Mais il est fort douteux que Londres, dans le présent comme dans le passé, suive les conseils des colons du Kenya ou du Nyassaland.

Par contre, des Etats, membres du Commonwealth et à population uniquement blanche comme le Canada, ou ceux qui, comme l'Inde, entretiennent des relations fort peu amicales avec l'Afrique du Sud, auraient soit désiré, soit eu le "Home Rule", ce dernier ne laissant faire: pour eux, qui ont vu peut-être qu'une étape vers l'indépendance totale.

Si, actuellement, l'octroi du statut de dominion ne semble pas être une chose possible, étant donné l'opposition de l'Union Sud-Africaine, il n'en est pas moins vrai que la Grande-Bretagne sera obligée d'ici quelques années de choisir. Ou bien, en continuant de refuser, elle perdra l'immense bénéfice moral qu'elle a retiré par l'octroi "Home Rule", avec danger de sécession de la part de ses anciennes colonies noires; ou bien, si elle accorde au Nigéria et à la Gold Coast ce statut tellement désiré, ce sera sans doute la fin du royaume de l'Union Sud-Africaine, qui se séparera de la Couronne.

J.-C.B.



L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chambre 524, Edifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancaster 8592. Imprimé à St-Hyacinthe par l'Imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.

Secrétaire de la rédaction: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Mais que décidera M. Duplessis

La prochaine session provinciale verra le retour à Québec des chiropraticiens, qui cherchent à faire légaliser par la Législature ce qu'ils appellent un "art" mais que bien des médecins considèrent une fumisterie. C'est d'ailleurs une vieille habitude des chiros d'aller, chaque année, plaider leur cause devant le Comité des bills privés.

Cette année, cependant, ils répondront à une invitation spéciale du premier ministre qui, lors de la dernière session, a dit au chiros: "Revenez l'an prochain et l'on verra ce que l'on peut faire pour vous". Et si l'on en croit certains journaux, M. Duplessis a "toujours regardé d'un oeil complaisant les redresseurs de torts et de déviations (de la colonne vertébrale)".

L'un d'entre eux est allé même plus loin. Il affirme qu'un gouvernement démocratique (!) comme celui de M. Duplessis ne peut rester indifférent à la montée du coût de la vie en général et à celle des soins médicaux en particulier. Or, toujours d'après le plus sérieux journal, si la chiropratique "ne guérit d'une façon certaine que les maladies imaginaires", elle occasionne par contre des dépenses beaucoup moins conséquentes que la médecine ou la chirurgie. Et le journal ajoute, le plus sérieusement du monde: "Bien entendu, seules des considérations de cet ordre motivent l'attitude du premier ministre qui, de l'avis des gens bien informés, ne tient aucun compte du fait que deux de ses neveux — MM. Bellavance et Laquaire — sont établis (ou l'étaient du moins, il y a deux ans) chiropraticiens dans les environs de Trois-Rivières. On comprend d'autant mieux ce désintéressement que, quand il est malade, M. Duplessis, lui, va voir son médecin".

Les chiros retourneront donc à Québec. Mais le Collège des Médecins les y aura précédés, non pas pour préparer le terrain mais bien pour informer M. Duplessis qu'il ne peut et ne veut, en aucune manière, collaborer à la préparation et à la rédaction d'un bill légalisant la chiropratique.

D'après le docteur Roméo Boucher, directeur de "L'Information Médicale", il faut féliciter le Collège "de son attitude, digne en tous points de celle que nous devons avoir". Car alors qu'on parlait déjà d'une collaboration sous-entendue entre médecins et chiros, le Collège a avisé tous ses membres de sa non-participation et a fait

tenir au gouvernement une motion établissant d'une façon non équivoque de la position qu'entend maintenir la médecine vis-à-vis la chiropratique.

"Par cette protestation officielle, écrit le Dr Boucher, la situation se détend, se précise et se clarifie aux yeux de tous les médecins: aucun projet de loi tendant à donner de la bride aux charlatans, quels qu'ils soient. Que les gouvernants passent outre s'ils le veulent. Ils ne feront croire à personne que les intérêts qu'ils vont ainsi favoriser seront ceux de la santé du peuple".

Il ajoute, non sans raison: "Chacun devrait prendre en main la défense de sa profession. Tout médecin se doit de protester ouvertement et officiellement autour de lui, auprès du maire et des échevins, de son curé, de son évêque. De ses malades surtout, qui sont ses meilleurs amis, malgré ce qu'on en pense."

"Toute société médicale, spécialisée ou non, devrait protester fermement auprès de l'Honorable Premier Ministre de la province, du chef de l'Opposition, des honorables ministres et conseillers législatifs, et copie de sa résolution envoyée au Collège afin qu'il la fasse tenir, avec commentaires, à tous les journaux locaux ou non."

"C'est la seule façon de soulever l'opinion contre une mesure qui va à l'encontre du bon sens et du progrès scientifique. Allons-nous retourner à l'époque nébuleuse et ignorante du Moyen-Âge?"

Il y a déjà quelques semaines, nous avons cité ici même de nombreux témoignages — dont le rapport majoritaire de la Commission Marier — qui démontrent que les chiropraticiens ont entièrement failli dans leur tâche d'établir que leur théorie repose sur un fondement scientifique. Ce qui, à notre avis, justifierait le rejet définitif de la chiropratique.

Mais aujourd'hui comme hier, nous devons admettre que "dans notre province, malheureusement, tout n'est pas que logique et il y a parfois des intérêts particuliers qui priment la santé et le bien-être du peuple".

La prochaine session nous dira ce que le gouvernement juge être l'intérêt de la population.

La lutte qui commence

C'est dans six semaines que s'ouvrira à Québec la deuxième session de la 24e Législature. S'il faut en croire le premier ministre, les Chambres n'auront pas beaucoup le temps de chômer; le gouvernement a plusieurs importants projets de loi à soumettre à la députation et d'ores et déjà, on peut s'attendre que quelques-uns d'entre eux provoqueront de vives discussions. La présence à Québec du chef de l'Opposition libérale, M. Lapalme, ne facilitera pas la tâche du gouvernement duplessiste, qui ne pourra plus faire voter ses lois à la vapeur.

Du moins, pas celle que vient d'annoncer M. Duplessis. Ce dernier, à une récente conférence de presse, a dit que son gouvernement étudierait un amendement à la loi électorale afin de prévenir les confusions entre candidats portant le même nom de famille. D'après une suggestion qui lui aurait été faite (!), M. Duplessis proposerait qu'on place en tête du bulletin de vote le nom du candidat du gouvernement; en second lieu, celui du candidat de l'Opposition officielle; les autres, par ordre alphabétique.

L'opposition libérale, M. Lapalme en tête, aura sûrement bien des choses à dire au sujet de cet amendement. Car d'avance, on peut facilement s'imaginer quel avantage le candidat ministériel retirerait d'un tel état de chose. Par exemple: "Votez pour le premier candidat, celui de l'Union nationale!"

Mais la loi électorale, c'est le Bill 34. Celui-là même avec lequel M. Duplessis espérait battre M. Lapalme dans Outremont. Il n'a pas réussi, mais la disposition qui laisse au seul parti ministériel le droit de nommer les énumérateurs dans les circonscriptions urbaines demeure un puissant atout électoral que l'Union nationale ne semble pas vouloir abandonner. D'ailleurs, M. Duplessis a pris bien soin de n'en souffler mot en annonçant l'amendement proposé.

Il n'est pas dit, cependant, que l'Opposition libérale sera aussi discrète. Il est même à souhaiter qu'elle commencera dès la session qui vient la lutte promise pour l'abolition du Bill 34.

En attendant la pendaion de Mossadeigh l'Anglo-Iranien stabilise ses actions

Les saisissements événements politiques qui ont eu, la semaine dernière, la capitale iranienne pour théâtre, ont fait se poser, de toutes parts, la question de savoir s'il pouvait amener, à court ou long délai, un changement important dans la situation respective de l'Iran et de l'Angleterre, telle qu'elle avait été créée par le conflit ouvert lors de l'éviction de l'Anglo-Iranian Oil Company (A.I.O.C.) de ses concessions et installations persanes par le gouvernement de Mossadeigh.

La première réaction boursière causée par les événements a évidemment amené une certaine hausse des actions de l'A.I.O.C. et de ses filiales. Cependant, les milieux informés n'ont pas été surpris de trouver cette incidence assez limitée, dans le temps comme dans l'importance. Ils n'ont eu qu'à rappeler que la baisse des actions intéressées lors de l'ouverture du conflit avait été également limitée, et à reporter cette limitation à ses vraies causes: l'importance des masses de manœuvres en capitaux pouvant être actionnées dans un sens ou dans l'autre par la Société elle-même du fait des énormes intérêts mondiaux et des énormes réserves dont elle dispose.

Le monde, et même l'Anglo-Iranien, ont appris à se passer du pétrole iranien.

Une première observation s'impose, du seul point de vue des disponibilités en pétrole dont le monde

jouit à l'heure actuelle. La "crise" du pétrole iranien est survenue au moment où se développait considérablement la production d'autres bassins pétroliers, notamment ceux de l'Amérique du Sud et de l'Arabie Saoudite. Certes, si une circonstance telle que la guerre (tout au moins ainsi qu'on la concevait entre 1940 et 1945) était survenue vers cette époque-là, la gêne du monde eût été sans doute bien plus accentuée (et eût amené à elle seule d'autres interventions politiques vis-à-vis de l'Iran), mais ce n'était pas le cas, et même pour les stockages auxquels donnait lieu l'action occidentale de réarmement on n'eut pas de véritable souci. Le seul problème sérieux qui parut se poser pour l'Occident ce fut de se demander si le pétrole iranien, détourné de ses anciens débouchés, n'irait pas, par une voie ou par une autre, vers les pays communistes, et il apparut bientôt que, surtout faute de fret utilisable, cette issue ne se produirait pas, au moins de façon sensible.

Mais la Compagnie Anglo-Iranienne, elle-même, apprit à se passer de ses ressources iraniennes. Non qu'elle ait jugé négligeables les intérêts que l'action de Mossadeigh lui fit perdre, et notamment ceux qui étaient investis dans son immense raffinerie d'Abadan, mais la masse de ses intérêts dans le monde, soit par des exploitations directes soit par des filiales, lui permit de subir cette

perte sans crise financière sensible.

Un long délai inévitable avant toute issue nouvelle

Aujourd'hui toutefois on est fondé à se demander si le nouveau pouvoir iranien se montrera mieux disposé à l'égard des anciens intérêts britanniques et mondiaux attachés à la question du pétrole. Comme beaucoup d'autres épisodes de la politique mondiale (guerres, grèves, crimes, révolutions, etc.) on est fondé à penser que celui qui vient de se passer en Iran n'est pas tout-à-fait indépendant de la monumentale "question du pétrole" qui, depuis Drake et Rockefeller, a mené tant de choses dans le monde. On peut donc penser également que les intérêts solidaires de l'A.I.O.C. escomptent dans une certaine mesure les faits et leurs suites.

Il apparaît toutefois que toute négociation nouvelle, en admettant que le Shah et le nouveau gouvernement de Téhéran soient disposés à la voir s'ouvrir, ne pourrait aboutir à un résultat appréciable avant de longs mois. Sans doute d'ailleurs, pour le moment, les nouveaux maîtres de l'Iran auront-ils, "d'autres chiens à fouetter", ne fût-ce que pour confirmer leur pouvoir contre toute menace.

Le succès même de cette négociation éventuelle ne ferait qu'ouvrir une période difficile de travaux, laquelle serait nécessaire (suite en page 5)

LA BOITE AUX LETTRES

Une mise au point

Ottawa, le 25 septembre, 1953.
Monsieur le Directeur,

Sachant que votre journal vien d'être entièrement réformé et qu'il est maintenant dirigé par une nouvelle équipe de journalistes de valeur, je me permets d'attirer votre attention sur un passage d'un article publié en juillet dernier par "Le Haut-Parleur", lequel laisse croire à un jugement sur mon pays que je crois sincèrement ne pas être dans l'intention de votre rédacteur.

Le 25 juillet, le journal a publié un article d'une série à propos de l'enquête de l'UNESCO sur les moyens d'information dans les divers pays.

Le simple fait, résultant de l'ordre alphabétique, a joint dans un même article le résumé de l'enquête sur le Portugal et la Roumanie.

Étant donné la différence d'orientation politique profonde existant entre les deux pays et, peut-être, pour donner aux lecteurs une vision nette de cette différence, le rédacteur s'est référé, dans le préambule, au Portugal comme à un pays fasciste.

Loin de moi, l'intention de nier à chacun le droit d'avoir ses propres jugements sur les phénomènes historiques ou politiques qu'il observe. Néanmoins, je suis convaincu que la référence au fascisme a été seulement une manière de créer un contraste avec le régime d'esclavage communiste qui actuellement domine la Roumanie.

J'aimerais beaucoup avoir l'occasion de bavarder avec vous sur ce sujet du régime politique portugais, mais tant que je n'en ai pas l'occasion, je me permets de vous exposer un résumé de l'évolution politique des dernières années qui pourra, peut-être, être utile à vos services s'occupant de politique extérieure.

En 1926, un mouvement militaire a instauré au Portugal un régime autoritaire qui depuis lors a donné lieu à une république de base corporative. La corporation, ou agglomération de personnes pratiquant une même profession, est une institution traditionnelle au Portugal qui date de l'époque la plus lointaine de la monarchie. Par ce fait, elle a été choisie comme base de système politique. Actuellement, la famille et la corporation sont les deux cellules primaires sur lesquelles repose le régime. Le gouvernement autoritaire de 1926 s'est bientôt transformé dans un régime représentatif du type "traditionnel" où toutes les forces vives de la nation étaient représentées et où tous les citoyens avaient des droits et des obligations civiques égaux.

Depuis lors, le gouvernement, ayant rétabli l'ordre politique et économique, a réalisé une oeuvre immense qui est journellement constatée par tous les visiteurs qui vont au Portugal et qui y trouvent une ambiance accueillante, pacifique, et une prospérité qui, quelques années avant, n'aurait pas pu être considérée comme possible, étant donné les ressources forcément limitées du pays.

Même dans ces conditions, je ne crois pas que le régime autoritaire est pu être identifié avec le fascisme dans ce que ce terme suggère de violence et d'oppression puisque les autorités portugaises n'ont jamais employé des moyens violents et que la révolution politique et sociale s'est opérée dans la paix sans d'aucune façon offenser les conceptions fondamentales de la société moderne soit liberté de pensée, droit civique, propriété et entreprise privées.

Le fait, que le parti communiste ait été mis hors la loi, ne peut pas aujourd'hui être considéré, je crois, comme une offense à la démocratie, étant donné que le communisme est la plus dure de toutes les dictatures et n'a rien de commun avec les pays libres. Plusieurs pays qui ont toujours suivi les principes démocratiques ont du reste adopté plus récemment une pareille attitude envers les partis communistes sans que pour cela ils puissent être accusés de fascisme, ce qui paraît prouver que l'attitude adoptée par le Gouvernement portugais à ce sujet n'a fait qu'anticiper la tendance qui se dessine aujourd'hui dans toute la communauté libre des pays occidentaux.

Je me permets de vous envoyer quelques petites publications qui pourront peut-être documenter vos services sur l'orientation et les réalisations de mon gouvernement.

Je vous remercie du bon accueil que vous donnerez à ma lettre et je suis sûr que vous accepterez l'esprit dans lequel je l'ai écrite avec le seul objectif de documenter vos services de façon à ce que vous puissiez former votre jugement sur le Portugal d'aujourd'hui.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

G. Calдина Cartho

Chargé d'affaires du Portugal.

Internationalisme et Universal...

Par PAUL DUMONT-FRENETTE

Devrions nous dire **universalisme**, en donnant à ce terme, qui sert d'étiquette, déjà, à deux régimes de pensée, un sens nouveau, plus ample, plus... universel? Je ne vois pas d'autre vocable pour exprimer cette tendance au rapprochement, qui s'est manifestée tout au cours de l'évolution de notre humanité.

Tendance qui est constamment aux prises avec la propension égocentrique des humains et qui, à cause de cela, demeure souvent inapparente pour celui qui étudie l'histoire en verticale, pour celui surtout qui s'arrête à la première apparence des grandes formations d'États et ne se dégage pas de l'impression créée par les remous de l'époque 1450-1550.

Si l'on ne dépasse pas en esprit cette conjonction historique, si on avance par les yeux dans les siècles qui suivent, en regardant les événements avec un esprit toujours informé par les caractéristiques de cette époque périmée, on ne peut saisir le mouvement d'ensemble qui porte les sociétés humaines à se fusionner.

L'histoire, vue au millénaire, établit l'extension à peu près constante des frontières. On y rencontre sans doute la concrétisation des deux tendances qui sont dans l'homme: son égoïsme accapareur, et son instinct grégaire qui le pousse à l'association. La multiplicité croissante des frontières, qui semblent créer des cloisons étanches entre les nations, n'est contradictoire qu'en apparence à la tendance au groupement universel. Un peu comme dans une symphonie on trouve de ces projections du thème informant qui donnent l'impression de morceaux autonomes mais se résorbent magnifiquement dans le finale, où l'on retrouve, intégrale, l'unité du thème.

Comme il fallait s'y attendre les premières civilisations illustrent beaucoup plus la première que la deuxième de ces deux tendances. En ces temps antiques, où les civilisations offrent à l'étude de l'historien un mouvement de l'ouest vers l'est, on trouve des pays dont les chefs subissent beaucoup plus l'impulsion d'accaparement qu'ils ne sont conscients de l'instinct qui pousse à rencontrer les voisins, à établir avec eux des liaisons. Ainsi l'Égypte des Pharaons prospéra sous l'emblème de ce que j'appellerai un inclusivisme égocentrique. Le peuple des trirèmes cherchait dans ses incursions sur le littoral méditerranéen à déceler les richesses et les faire refluer vers le Nil.

Les Prééniciens eux se caractérisaient par leur exclusivisme égoïsme: ils n'ont pas d'empire, ils se limitent à gorger de richesses leur deux cités millionnaires de Tyr et de Sidon.

L'empire Assyro-Chaldéen n'avait aucune tendance à dépasser les rives du Tigre et de l'Euphrate. Il fallut que l'esprit chicanier des Juifs poussât à bout le grand monarque de Babylone pour celui-ci se donner la peine d'amener en esclavage un peuple qui l'ennuyait, à la limite de ses frontières. La Perse cependant, laisse poindre la lutte entre les deux tendances centralisatrice et universaliste. Mais l'expression militariste de celles-ci empêche leur plein épanouissement.

Oubliant l'épique mais vaine chevauchée d'Alexandre le Grand, nous revenons définitivement vers l'ouest pour y voir les premières manifestations d'universalisme.

L'empire Romain, en effet, aux yeux des contemporains, était un fait d'absorption des nations alors dignes de mention.

Mais l'universalisme de cet empire n'était que factice. C'était une ébauche, avec des moyens de fortune, de ce que paracheveront dans l'avenir, les hommes en possession de tous leurs moyens et conscients de l'innanité de leurs conflits.

L'empire s'écroula... C'est alors que l'Église et sa mission d'universalité selon un principe interne, contribua, durant la réfection du monde occidental, à rapprocher petit à petit les humains.

Nous savons que les invasions barbares à la chute de l'empire Romain marquaient un recul dans l'actualisation de la tendance des hommes à se rapprocher. Mais il n'y a là qu'une étape à constater, dans la lente évolution de l'humanité en

marche. Et quand on considère au début des temps modernes que l'unité des pouvoirs et l'unification des royaumes semblent marquer une individualité plus grande des groupements humains, ce serait un leurre de croire que cette réalisation est à l'encontre de la tendance à l'universalisme. Il fallait que chacune des nations prit d'abord conscience de son entité propre pour en arriver à se présenter à sa voisine et s'en faire reconnaître. Mais déjà, à la clôture du Moyen-Âge, se constatait un esprit d'élargissement qui poussait à se rencontrer des hommes qui avaient vécu, jusque là, enfermés dans leurs donjons.

En dépit des guerres qui opposeront désormais les nations bien constituées, il y aura toujours ce jeu de rencontre qui prévaudra durant les Trêves.

Au milieu du siècle dernier, le grand événement de l'ouverture des portes orientales au monde européen marque une nouvelle étape de la tendance à l'universalisme. C'est à partir de ce moment que nous serons témoins en Europe, des efforts multiples en vue de réunir des nations selon les sympathies du moment. Nous connaissons ainsi la Triple Entente, la Triple Alliance. Et le fait que l'intérêt était à la base de ces réunions temporaires n'infirmait pas l'affirmation d'une tendance grégaire, même si les manifestations en sont encore pleines de contradictions, de dons et de reprises. C'est alors que s'accomplissent de grands pas vers ce que j'ai appelé l'universalisme.

Les conférences de La Haye posent des jalons déjà marquants. La Société des Nations, plus tard, servira d'emblème à la progression déjà évidente.

L'ONU marque actuellement une autre importante étape dans la marche des peuples vers une entente universelle.

Si, imbu toujours de cette déformation acquise à l'étude de l'établissement des nations au début des temps modernes, si, frappé uniquement par le fait des guerres multiples, l'esprit s'obstine à ne pas voir cet achèvement, lent mais réel, vers un rapprochement de tous les hommes, c'est que ce même esprit est difficilement capable de se libérer de l'immédiat pour porter sa considération à une échelle de portée beaucoup plus longue.

Tant que l'on jugera de la possibilité d'une congrégation de tous les hommes en terme d'internationalisme on ne pourra pas l'admettre.

Ces termes, comme, d'ailleurs, le thème de l'Internationale, sont fautifs. Ils représentent une fusion de notions qui implique contradiction. Le vocable de nation fait appel en effet à un attachement, à des limites, à un esprit, à des mœurs, à des intérêts particuliers. Quand on parle d'intérêt on sent que les groupements ne consentiront à abandonner rien de ce qui les fait tenir.

Il peut y avoir entente entre nations mais la fusion est impossible.

Mais l'histoire vue à la mesure des millénaires — et non des siècles — nous laisse percevoir une évolution dont l'aboutissement me semble bien inéluctable. Et je comprends la position de ce grand écrivain français André Maurois dans sa confession si sincère, sous la rubrique "CE QUE JE CROIS": "Le gouvernement de la planète entière n'est plus un rêve d'illuminé; il deviendra demain, si la catastrophe est évitée, et même si elle ne l'est pas, une réalité."

Il peut paraître utopique d'annoncer l'unification des groupements humains sous l'enseigne de l'universalisme alors qu'actuellement se dressent l'une contre l'autre deux idéologies, presque deux parties du monde, servies toutes deux par des instruments dont l'utilisation pourrait entraîner la pire des catastrophes. Mais ne voit-on pas que justement, par un phénomène de réduction assez manifeste, la tendance à l'universalisation est handicapée actuellement par l'opposition de seulement deux facteurs, alors qu'auparavant les facteurs se comptaient par centaines. Il y aurait peut-être de l'éparpillement mais ce recul, comme ceux connus dans le passé, ne pourra pas empêcher la marche en avant d'une humanité qui désire la perfection de son unité spécifique partagée également et harmonieusement par tous ses membres.

Malgré l'ONU... Retour à la diplomatie secrète

En quelques années, les méthodes de la diplomatie se sont profondément transformées. C'est la conséquence des révolutions survenues dans le domaine des communications et dans celui des radiocommunications, supprimant à la fois la distance et la durée, c'est aussi la conséquence de la préminence accordée à la propagande, comme facteur d'aggravation ou de règlement des litiges.

Si les plus célèbres diplomates de l'histoire ressuscitaient, ils seraient effarés du spectacle, qui s'offrirait à eux. Sans doute auraient-ils sursauté — déjà, pendant la première guerre mondiale, en entendant le Président Wilson, dans de nombreux messages, exiger la substitution de la diplomatie publique à la diplomatie secrète.

Mais aujourd'hui, ils feraient plus que sursauter; ils iraient peut-être jusqu'à s'indigner en constatant comment l'"idéal wilsonien" a été trahi et combien peu les progrès matériels sont mis au service de la paix.

L'utilisation des techniques nouvelles, en facilitant le recours à la méthode des conférences spectaculaires, en poussant aux prises de position précipitées, aux décisions instantanées, à la communication aux masses d'opinions improvisées dont les auteurs mêmes deviennent les prisonniers ne permet guère ces tranquilles confrontations d'intérêts et de conceptions qui aboutissent

progressivement aux concessions mutuelles salutaires. Au contraire, tout ce nouvel appareil et ce qui en découle obligent aux attitudes véhémentes, aux exigences croissantes, et aboutissent aux dialogues de sourds si préjudiciables à l'apaisement des esprits et en fin de compte, à la paix.

Il n'est pas exclu de songer à un redressement de ces méthodes, et contrairement aux apparences, c'est sans doute dans le cadre même de l'Organisation des Nations Unies, que ce redressement pourrait intervenir.

Comment, dirait-on: aux Nations Unies? Mais c'est justement là où tout est spectacle public et où les propagandes adverses se déchangent face aux opinions publiques alertées et attentives.

Sans doute, les Nations Unies sont-elles apparues, lors de leur création, comme l'institution de la "diplomatie publique", contrepartie des négociations internationales de type traditionnel, et scène sur laquelle les hommes d'État paraîtraient souvent à la place des diplomates...

Or, depuis 1946, et surtout depuis le déchaînement de la "guerre froide", les "négociations internationales de type traditionnel" sont remplacées par des rencontres et conversations dans le désordre de la place publique. Les Nations Unies ne sont plus un contrepoint à des délibérations qui se déroulent

raient en marge de leur publicité.

Ne pourraient-elles pas alors retrouver leur mission d'équilibre, en se mettant à la disposition des "sages" qui souhaiteraient des prises de contact, des confrontations de vues dans le calme et la discrétion?

Rien ne s'oppose à de telles tentatives.

Déjà, lors de l'Assemblée DES Nations Unies à Paris, son Président M. Padilla Nervo, avait pris l'initiative de réunions privées dont le résultat non négligeable avait été une amorce de discussions sur le problème du désarmement.

Le nouveau Secrétaire Général des Nations Unies, qui a pleine conscience de ses responsabilités comme il a le sens de l'impartialité qui doit s'attacher à toute son action, vient très opportunément de rappeler que si les désaccords qui divisent le monde "semblent souvent irréductibles", "il nait constamment de nouvelles possibilités". Et comme M. Hammarskjöld n'abandonne pas l'espoir d'aboutir à une solution des problèmes en suspens, il propose aux membres des Nations Unies, le recours à une méthode de discussion qu'il juge efficace, car elle utilise "au mieux les "immenses possibilités" des Nations Unies. Cette méthode repose sur "la combinaison des débats publics d'une part et de négociations et de médiations privées de l'autre".

Jacques KAYSER

Des serpents de mer et des Soviétiques

par Noël Pérusse

Avant la dernière guerre mondiale, quand les nouvelles se faisaient rares, les journaux avaient recours, pour combler les vides autour des placards publicitaires, à des histoires de serpents de mer. Aujourd'hui, on utilise les Soviétiques aux mêmes fins.

Pendant le conflit, les U-boats allemands ont fait oublier les monstres marins. Avec les transports alliés, ils ont envoyé par le fond de l'Atlantique tous les serpents de mer de la terre. Les pêcheurs les plus superstitieux n'avaient plus d'yeux, en ce temps-là, que pour le péricope implacable et la croix gammée. Les journalistes n'ont jamais pu ressusciter la légende si commode aux moments où l'actualité se fait à ce point mesquine qu'on a l'impression que la terre a cessé de tourner.

Fait assez significatif, l'agence d'information Canadian Press a fait un louable effort en ce sens à l'époque de la signature de l'armistice coréen. Prévoyant vraisemblablement une disette de nouvelles, l'organisme coopératif a alors chargé l'un de ses rédacteurs d'effectuer à tout hasard une revue sur le front des serpents de mer. Le pauvre journaliste a réussi à réunir une petite collection de monstres, qui pourrait être repêchés un jour selon les besoins de l'heure. Mais, si les légendes ont la vie dure, elles ont également la mort résolue, et il est fort à craindre que celle des serpents de mer soit à jamais perdue pour la presse occidentale.

Autrement riche, et susceptible des exploitations les plus variées, est aujourd'hui la veine soviétique et, plus généralement, communiste. On peut dire que les Soviétiques sont en quelque sorte les serpents de mer de la guerre froide.

Quand il ne se passe rien en Corée ni en Allemagne orientale, quand les questions les plus importantes ont été rayées de l'ordre du jour des Nations Unies, une fois le rapport Kinsey connu de tous et la monarchie britannique usée jusqu'à la corde, nos agences d'information plongent courageusement dans le grand vivier communiste pour en sortir un monstre capable d'échauffer pour un temps l'imagination de leurs lecteurs.

L'affaire Béria, à ce titre, était en or. Comme serpent de mer idéologique à jeter en pâture à la clientèle, il ne s'est jamais rien fait de mieux depuis l'autre Géorgien, celui qui est mort dans son lit. Où est l'ancien chef du N.K.V.D. ? c'est là une question bien légitime. Réfugié dans un pays de l'ouest, dit le sénateur McCarthy. Parachuté en Espagne, précise un journal monarchiste.

En attendant la...

(suite de la page 4.)

avant de remettre en marche les installations délicates des champs d'extraction et des raffineries d'Arabie.

On n'aurait donc à prévoir, dans la meilleure hypothèse pour les intérêts en cause, qu'une réadaptation progressive du marché mondial du pétrole à la nouvelle consommation du pétrole iranien. Aucune surproduction, en tous cas, ne peut être redoutée car, d'année en année, la "soif de pétrole" du monde s'accroît d'au moins 8 à 10% par an. Il faut compter aussi que la consommation chimique du pétrole s'accroît dans un rythme encore plus rapide, ce qui ouvre des horizons sans cesse plus étendus.

Une seule répercussion d'un autre caractère pourrait être attendue: celle qui pourrait momentanément s'exercer sur l'activité ou le développement des raffineries en construction partout dans le monde. Encore ne s'agit-il certainement que d'un effet momentané qui serait vite neutralisé par les nouveaux développements des besoins.

Jean PUPIER

Océan Limité

HALIFAX

MONCTON - SYDNEY

Service quotidien. Train composé uniquement de wagons-lits, wagons-chambrettes duplex, "salons", compartiments, chambres, lits. — Wagon-salon-buffet, wagon-restaurant.

CANADIEN NATIONAL

te. Qu'en pensent les experts? Monsieur Igor Gouzenko estime une évasion possible, bien qu'extrêmement difficile. On ne peut échapper aux geoliers soviétiques, déclare en substance l'oracle de la Gendarmerie royale, que si l'on n'a pas encore été fait prisonnier. Voilà bien comment s'expriment les prophètes et les voyants.

Abstraction faite des inévitables interviews avec monsieur Gouzenko, les journalistes canadiens manquent terriblement d'imagination quand il leur arrive de travailler à l'échelle internationale. Moi, si j'étais à l'emploi du *Herald* ou du *Petit-Journal*, je sais bien ce que je ferais. Je me procurerais une carte détaillée de l'hémisphère nord. Armé d'un crayon rouge, je tracerais le trajet le plus plausible d'une fuite vraisemblable de Béria, à bord d'un Mig-15 évidemment, vers notre pays. On voit ce que je veux dire: via la Sibérie, en évitant l'Alaska, et avec atterrissage dramatique à Akkushatoum ou au lac La Cullotte, dans le nord du Québec. Il serait ensuite facile de laisser entendre que l'ancien chef de la police soviétique s'est livré à la Police provinciale et qu'il est gardé par Duplessis avec les trésors polonais. Ça, c'est du journalisme!

Evidemment, l'affaire Béria prendra fin le jour où on lui fera un procès à Moscou, mais heureusement les eaux territoriales de l'U.R.S.S. sont riches de monstres marins de son envergure. Il y a Malenkov, qui est plus ou moins malade, Mo-

lotov, qui fait son petit travail dans l'ombre, et surtout, Khrushchev (orthographe on ne peut plus incertaine).

Quand, aux bureaux new-yorkais des agences de presse, le fil de Moscou est muet, il faut faire quelque chose, pour ne pas laisser croire que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Alors, on essaie d'imaginer la hiérarchie réelle qui se cache derrière la hiérarchie officielle, au Kremlin. Pour l'instant, le numéro un est évidemment Malenkov, mais rien ne prouve qu'il n'ait trouvé un rival redoutable en Khrushchev. Et Molotov, que l'on traite apparemment en quantité négligeable, pourrait bien s'avérer le troisième larron de la fable. Et, de temps à autre, on sort l'Armée rouge à d'autres fins que l'entérinement des crédits militaires, en lui prêtant le projet d'un coup d'état et des vues rassurantes pour l'Ouest.

Soyons sérieux. Il est évident que le caractère cachottier des régimes communistes est en grande partie responsable de ces manifestations d'infantilisme de la part de la presse occidentale. Mais, si un jour où l'U.R.S.S. et ses alliés se décideront à une plus grande liberté d'information, c'est à bon droit qu'ils pourront demander aux pays de l'Ouest de garder leurs romanciers et de leur envoyer des journalistes.

Noël PERUSSE

Le Dossier McCarthy:

McCARTAY et le MONDE

par Claude Armand SHEPPARD

L'influence de McCarthy s'étend à la scène internationale tout entière. Le fait est là, et le nier serait absurde. Pour le comprendre, il faudrait analyser et approfondir tout le système politique des Etats-Unis, ce qui serait impossible dans cette série d'articles. Un grand nombre de facteurs jouent un rôle important. La division des pouvoirs, le manque de discipline de parti, la presse, l'immaturité politique, l'insécurité et la vague réactionnaire qui en découle, le système judiciaire, et le relâchement moral, sont autant de facteurs qui ne peuvent pas être négligés.

Pourquoi, cependant, McCarthy a-t-il réussi à laisser sa marque sur la politique de l'Occident entier, où ces facteurs sont inexistants? L'influence du sénateur est évidemment nulle à l'intérieur de pays tels que la Grande-Bretagne, l'Italie, la France ou l'Allemagne. Mais elle se fait sentir dans les relations de ces pays avec les Etats-Unis et les pays communistes. Car, si McCarthy n'a pas encore réussi à répandre son inquisition, il influence profondément la politique des Etats-Unis, qu'un hasard malheureux a placés à la tête de la chancelierie alliée occidentale et a mis en mesure d'anéantir et de s'annuler, à coups de bombes atomiques. La position des Etats-Unis est trop grande pour que chaque mouvement d'opinion ne soit aussitôt reflété dans ses relations avec ses alliés. Or, jusqu'à présent le président des Etats-Unis était le maître incontesté de la politique de son pays, en dépit de certains préceptes du sénateur McCarthy; il l'est de moins en moins de nos jours, à l'instinct même où une politique forte et suivie est indispensable si les Etats-Unis veulent survivre. Les incursions de McCarthy dans le domaine des affaires étrangères, l'amendement à la Constitution du sénateur Bricker, la clause ajoutée à une loi des finances récente, interdisant l'octroi de fonds à l'ONU si la Chine Communiste y était admise, sont quelques exemples de cette ingérence dans la conduite des affaires étrangères des Etats-Unis. Certains critiques prétendent que le Sénat ne veut obtenir que les mêmes pouvoirs absolus détenus par la Chambre des Communes en Angleterre ou au Canada. Ce qu'ils oublient d'ajouter est que dans ces deux pays, le gouvernement est directement responsable aux Chambres, et que dans ces Chambres une rigide discipline de parti empêche les têtes chaudes de saboter le gouvernement. Si les rêves de certains politiciens américains se réalisent, le système de parti américain s'effondrera, et sera remplacé par une anarchie après laquelle le gouvernement français semblera d'une stabilité extraordinaire.

A la fin d'avril McCarthy porta un nouveau coup au prestige des Etats-Unis en Europe, en envoyant deux blancs-becs de 26 ans, Roy Cohn et Gerard David Schine, comme enquêteurs sur le continent européen. En dix jours ils prétendirent avoir examiné le fonctionnement de tous les services d'information américains

en Europe et avoir fait des découvertes sensationnelles. Par exemple, après avoir passé seulement douze heures à Bonn, les deux détectives en culottes courtes, nonaquaient que leur enquête avait déjà livré des résultats bouleversants! Les journalistes américains ne les prirent évidemment pas au sérieux, et accablèrent Cohn et son copain. Finalement, ils acceptèrent de révéler quelques-unes de leurs constatations: entre autres, les bibliothèques américaines en Europe ne contenaient pas assez d'AMERICAN LEGION MAGAZINES, et, par contre, trop de revues louches (c'est-à-dire, libérales comme *Nation* et *New Republic*), ainsi que des livres de quelques auteurs de gauche!

Inutile de dire qu'à leur départ, nos deux McCarthy miniatures emportèrent les rires moqueurs de toute l'Europe. Les diplomates américains se plainquirent à Washington que jamais le prestige des Etats-Unis n'avait été aussi bas.

Cependant, quand nos deux petits Torquemada, après s'être vantés d'avoir enquêté sur des milliers de personnes (tout ça en dix jours!) eurent l'impudence de prétendre entendre leur enquête jusqu'à la BBC, il y eut une telle explosion de protestations dans la presse et au Parlement, que Cohn et Co. n'osèrent demeurer que quelques heures en Angleterre. Leur visite fut suivie d'une véritable campagne de presse contre McCarthy, ses supputés, et l'atmosphère de terreur et de haine qu'ils ont semée aux Etats-Unis. Après les rires, l'Europe s'alarmait. Le *Times* de Londres, qui avec le *Monde* de Paris, représente l'opinion modérée de l'Europe à l'égard des Etats-Unis, accusa McCarthy d'avoir causé un tort énorme à la cause américaine en Europe, et décrivit l'escapade de Roy Cohn et compère en ces termes: "un voyage grotesque..."

Dernièrement, sans doute à court de victimes locales, McCarthy se préoccupe du commerce de l'Occident avec la Chine communiste: Il a déjà eu plusieurs démêlés avec le gouvernement américain à ce sujet, sans parler des gouvernements étrangers qui

6 sept. — Ce ton tranchant, un peu dogmatique, d'une certaine critique... Je lis dans la N.R.F. des notes d'un nommé Georges Perros. Qui est-il? je l'ignore. Promis sans doute à une gloire éclatante, dont les premiers reflets ne nous ont pas encore atteints... Ce garçon traite avec une égale autorité de tous les thèmes. Ah! certes, il ne doute de rien! Moraliste grave aux phrases souvent entortillées, il affirme qu' "en amour, tout s'annule au fur et à mesure" ou bien que "la vie restera chose incertaine tant qu'il y aura des hommes". Je pense invinciblement à cette page brillante et ironique où Jules Lemaitre fournit une méthode infaillible pour la rédaction de maximes. Abordant quelques écrivains, ce Perros est aussi péremptoire; quelques lignes lui suffisent pour résumer Benjamin Constant ou Jouhandeau, Colette ou Charles du Bos. Je ne regrette pas toutefois ma lecture, puisqu'à la fin je découvre quelques variations justes sur Paul Léautaud: "Spectateur désintéressé à la morale intraitable sous des airs légers, romantique refoulé, Léautaud est un bourgeois, un ingénu libertin, qui dit très exactement ce que pensent obscurément tous les honnêtes gens de ce monde. Incapable de saisir l'authenticité des valeurs qui s'en réfèrent plus au destin qu'à l'anecdote, il découvre

la paille de tout individu, de toute chose, jugeant sur ce qu'il voit, uniquement". Ce qui n'est pas mal observé du tout.

7 sept. — Fête du Travail. C'est-à-dire une longue journée à ne rien faire. L'occasion est bonne pour le cinéma; deux films dans l'après-midi, coupés par un quart d'heure marche, c'est un régime auquel je ne me soumettrais pas tous les jours! La rue Sainte-Catherine, le soleil revenu après la pluie de la matinée, regorge de chalands; des touristes, mais aussi beaucoup de nos concitoyens. Les jeunes ont l'air gai, ils parlent haut et ils rient fort, ils s'engouffrent en bandes joyeuses dans les restaurants et les salles de spectacles. Ce sont les hommes d'âge mûr qui retiennent d'avant leur attention. Non, ils n'ont pas l'air de s'amuser du tout. Cette flânerie obligatoire finit par les lasser. Ils se sentent inutiles et vains. Qu'on n'aille pas supprimer un congé prévu, ces promoteurs seraient les premiers à protester. Mais ils s'ennuient un peu, sans se l'avouer à eux-mêmes. Le mécanisme de leur activité normale est détaché pour quelques heures. Et ils débambulent interminablement, sans but.

8 sept. — Nous sommes quelques-uns à nous entretenir des répercussions qu'aura l'élargissement de la rue Dorchester. Dans notre ville où les améliorations

s'effectuent toujours partiellement, à la petite semaine, c'est la première fois depuis longtemps que nous nous trouvons en présence d'un projet d'envergure qui n'ait pas été simplement référé aux archives, qui ait quitté les dossiers pour devenir réalité. Des pans de mur s'écroulent, des résidences vétustes et souvent lépreuses livrent leurs secrets tristes. Des arbres, dont on n'apercevait autrefois que quelques rameaux à la hauteur d'un troisième étage, se révèlent tout entiers pour la première fois. D'aucuns concluent de la création de cette

par
**Roger
DUHAMEL**

grande artère que le problème de la circulation à Montréal se trouvera à peu près complètement réglé; d'autres ajoutent que la valeur immobilière des lotissements adjacents fera un bond imprévu. Je me sens incapable de partager cet optimisme. Les déplacements seront grandement facilités, j'en conviens aisément, mais qu'on ne s'attende pas à ce que la rue Dorchester devienne comme par enchantement une réplique de la Fifth Avenue; elle sera toujours tributaire, pour la qualité de ses établissements, des nombreuses rues qui la croisent.

9 sept. — Quand il exprime un jugement sur un écrivain d'hier et d'aujourd'hui, Claudel est aussi injuste que définitif. Peu de livres trouvent grâce à ses yeux, hormis la Bible, Homère, les tragiques grecs, Dante et Shakespeare. Et j'estime qu'il est bien qu'il en soit ainsi. Nous ne cherchons pas chez lui des opinions subtiles et nuancées; lassons cela aux critiques dont l'impuissance créatrice se console par de savants jeux d'équilibre. Lui, il est un monde par lui-même; comment voudrait-on qu'il fût en mesure de goûter des littératures, des hommes de lettres! Il lui faut le grand vent des espaces sacrés, le seul climat qui convienne à son génie cosmique. Dans ses entretiens radiophoniques avec Jean Amrouche, Claudel aborde son œuvre avec une simplicité respectueuse qui ne peut être le fait que des plus grands. Parlant du Soulier de Satin: "Pour entrer dans mon drame, il n'y a précisément aucun besoin d'être chrétien, il y a un besoin simple, si je peux dire, d'être claudélien; pas plus que pour entrer dans Homère, il n'y a besoin de croire aux différents dieux, aux différents pouvoirs surnaturels qu'il fait marcher sur la scène, mais il faut au moins avoir un certain sens de surnaturel, un certain sens des grandeurs morales, des grandeurs providentielles qui se mêlent continuellement aux affaires humaines". Je sais des gens qui hausseront les épaules en lisant ces lignes; le propos me pa-

rait tout à fait "claudélien" et il ne me choque nullement. Il n'y a là nulle vantardise, mais une appréciation juste de son œuvre.

10 sept. — Parce que j'aime beaucoup la campagne, je n'éprouve qu'un goût médiocre pour Lavall-sur-le-Lac. C'est trop carte postale, à mon gré; des arbres qui se reprocheraient toute poussée insolite comme une faute contre l'esthétique, des jardins bien ratissés où l'on chercherait en vain le moindre hallier imprévu, des gens qui portent le néglixi luxueux avec un laisser-aller attentif. Non ce n'est pas mon affaire! des amis m'amènent dîner au club de golf, que je n'avais pas vu depuis sa reconstruction. C'est assurément imposant. Le grand hall évoque une nef d'église; dans la salle à manger, on se croirait à bord d'un transatlantique. Pour quelques heures, c'est fort agréable, surtout quand les gens sont charmants. Mais je n'y dresserais pas ma tente. Quelque chose de lisse et d'artificiel, qui finit par irriter...

11 sept. — Les journaux français commencent à arriver en vrac, les grèves terminées. Il ne peut être question de les dépouiller méthodiquement, ce serait une grande perte de temps. A les parcourir en diagonale, on acquiert une certaine impression de la fugacité, de la fugacité du temps. Des rédacteurs traitent savamment de sujets désormais périmés et accumulent des hypothèses qui ne se sont pas vérifiées par la suite. C'est la vie propre à notre métier. Péguy le disait bien: "Le journal de la veille est déjà vieux, et Homère demeure toujours jeune. Mais on ne vend pas l'Ilade dans les kiosques à journaux!"

12 sept. — C'est un peu venteux pour une fête champêtre. Quelques centaines de personnes ont néanmoins bravé une température prématurément automnale pour participer à la garden-party tenue dans les jardins du monastère des Dominicains, à Notre-Dame-de-Grâce. C'est le centenaire de la paroisse. Des gens qui se voient depuis des années sans s'adresser la parole, sans même souvent se saluer, entament des conversations animées. Une fête particulièrement réussie: trois discours, aussi brefs qu'ils sont au point. C'est une grande leçon pour les orateurs verbeux. Mais ils auront peu d'imitateurs!

Roger DUHAMEL,
de l'Académie
canadienne-française.

Vieillis?
Ayez Plus d'Entrain
Soyez Rajeunis et Plus Vigoureux
HOMMES, FEMMES de 40, 50, 60. Ne faibles, fatigués, épuisés. Essayez les Tablettes toniques Ostrex. Après 40, il faut du fer au corps vieillissant, fatigue, augmentation de la force, vigueur, vitalité. Des milliers sont rajeunis et pleins d'entrain. Cessez d'être vieux. Obtenez Ostrex aujourd'hui. Format d'information, seulement 60c. Toutes pharmacies.



Pour couronner une partie de chasse, il n'y a rien comme une Dow "climatisée". Protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication, elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières. Dow...

"CLIMATISÉE"

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITÉ,
Chambre 524,
Edifice Canada Cement,
Montréal (2e).

Messieurs,

Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.
Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter 15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

Le tout se terminait avec une parallèle ironique entre les caractères de McCarthy et de Malenkov, qui s'entendraient, d'ailleurs, à merveille.

McCarthy pose un problème sérieux pour les Etats-Unis. Une solution rapide est indispensable au succès de la politique américaine dans le monde. Sinon, la question de Clement Attlee se demandant qui était plus fort aux Etats-Unis, McCarthy ou Eisenhower, pourrait recevoir une réponse décourageante.

les lettres

"UNE DROLE DE MINE"

par Marcelle Bazzana

Une drôle de Mine (1), c'est celle que vous risquez de faire à la lecture du roman policier de Frank Gruber, une traduction de l'Américain!

Il faudrait peut-être s'habituer à un genre nouveau de littérature comme on s'est habitué aux films de gangsters, au parler mécanique, aux lettres d'amour par téléphone. Il le faudrait peut-être pour suivre le siècle. Le roman policier à ses débuts avait certes scandalisé par ses audaces de mort et de sang, mais il avait atteint une certaine ligne psychologique. La littérature anglaise de la première moitié du 20ème siècle avait su nous transporter vers des ambiances fébriles, minutieusement créées, vers des enquêtes aux rebondissements les plus imprévus, vers un monde de monstruosité qui pouvait s'expliquer par la misère, la folie, le vice... Le roman policier façon Ellery Queen ou Agatha Christie, était avant tout un passe-temps, un divertissement pour l'imagination, mais encore un problème à résoudre; un assassin à découvrir, des mobiles à prouver.

Ces romans se trouvent encore, mais ils sont dépassés maintenant par les publications "Déflective" ou autres dont **UNE DROLE DE MINE** est un exemple typique. Dans un style qui veut aller vite, très vite, qui ne cherche à être ni précis, ni suggestif, l'auteur enfle une série de gags, mettant aux prises quelques voyous jolis garçons fort bien constitués de corps, et d'âme (celle-ci très new-look) avec quelques policiers ou gangsters chevronnés, les deux semblables en brutalité et sottise.

Le sujet d'**UNE DROLE DE MINE** est flou, il consiste surtout à nous montrer les réactions de deux gaillards solides et intelligents d'apparence en face d'une bande à la recherche d'une mine d'argent qu'on a longtemps cru improducible et dont un secret révèle la valeur inestimable. Nos deux héros éternellement fauchés, réussissent des prouesses qui n'ont plus rien à voir avec les exploits des guerriers antiques ou les préux du moyen-âge: ils achètent des voitures,

beaucoup de voitures, s'offrent le luxe des plus beaux hôtels, inventent des ruses diaboliques pour vivre à crédit.

Quand par hasard ils ont envie de travailler, ils s'embarquent dans des complications de chantage, menace ou vengeance qui doivent leur rapporter force dollars. C'est ainsi qu'ils se trouvent mêlés à l'histoire de la mine, qu'ils héritent d'un cadavre dans leur voiture, qu'ils sont poursuivis par la police, qu'ils se battent, qu'ils risquent vingt fois la mort pour enfin découvrir la vérité en faisant, eux crapules, arrêter les coupables!

Car, tout drôle que cela puisse paraître, il y a une moralité. Après une myriade de malhonnêtetés à l'actif de ceux qui représentent le bon droit, les méchants sont punis, et les autres se marient ou continuent leurs exploits chevaleresques (et financiers). Et pourtant, pour être juste, il faut reconnaître une certaine plaisanterie facile, une certaine virtuosité dans les jeux de mots, dans l'avalanche des "Comics" qui nous transportent au pays de ces géants du pistolet, des poursuites infernales et du système D. Tout le charme des histoires du Far-West...

Marcelle BAZZANA

Malgré Sartre et Camus...

La Littérature Française n'a pas rebondi depuis l'avènement du surréalisme

"laisser leur chance aux mots", mais jusqu'à un certain point. De toute façon, "il y a toujours du concert" dans l'écriture.

Je lui demande quels sont ses dieux en littérature... Breton y figure, en compagnie d'Edgar Poe. Il doit à Stendhal d'avoir commencé à écrire, si éloigné de lui qu'il soit maintenant. Il a une affection particulière pour Ernst Junger, romancier de l'imaginaire... Mais il me prévient qu'il ne lit pas "systématiquement", et que "ses goûts ne sont pas centrés": il reste ouvert à tout ce qui peut le frapper ou le charmer.

Et voici le moment des déclarations. Je demande à Julien Gracq ce qu'il pense de la littérature française actuelle. Il me répond: "C'est une période creuse", et que depuis l'avènement du surréalisme la littérature française n'a pas rebondi. Je lui dis: "...Sartre tout de même?" Sa réponse est réservée: il ne concède pas à l'existentialisme la force de renouvellement qu'a eue le surréalisme, et même semble résumer (du point de vue littéraire) l'existentialisme à un seul homme, ce qui lui enlèverait le titre de mouvement.

Je prononce, à tout hasard, le nom de Camus: sans éveiller beaucoup de résonances. Je parle de Green: note admirative d'abord: "C'est un des plus grands romanciers de l'entre-deux guerres", mais: "sa prose est un peu molle".

Mais ce peu de vitalité (c'est moi qui y reviens)... "C'est regrettable", répond Julien Gracq mais non pas insolite: nous connaissons d'autres époques semblables dans la littérature française: au premier empire, par exemple... "Mais cela peut aussi, et ce serait plus grave, dépendre de circonstances politiques et économiques..." Et Julien Gracq souligne que cette dévitalisation de la littérature est commune à l'Angleterre et à l'Allemagne. "La poésie, me dit-il, est

Un autre jeune canadien nous livre son âme dans une poésie imagée, souvent bien rythmée, où quelques vers maladroits cèdent aussitôt la place à un langage pur au souffle heureux. Jean-Guy Pilon ne déçoit pas souvent le lecteur de **LA FIANCÉE DU MATIN**. Dès les premières pages et ne connaissant pas encore l'objet de sa "torturante montée", le poète entreprend sa quête d'amour après l'avoir inconsciemment cherchée

...sur les routes chaudes et poussiéreuses
Dans le bois vert et plein de chansons.

Voici l'espoir de la possession prochaine, voici que **L'Ange** allait ouvrir les portes des voûtes silencieuses. Le monde se transforme, les couleurs chantent au fond des jardins ouverts. Ce charme bouge et enveloppe déjà le poète qui, se croyant sage, ne veut pas encore hâter l'accord final. Il vogue sur "les sources bleues du désir", dans "une musique inconnue", mais il devine qu'il devra réaliser cet amour. Il devient alors "le flambeau au centre du bûcher".

Nos lèvres humides s'épousaient sans réserve

Avec ton corps ciselé d'inépuisables tendresses

Tu redonnais à mon corps ses virtualités d'avant la chute.
L'enchaînement se produisit. Les choses maintenant s'animent lorsqu'arrivent "les doux éblouissements vers les cimes continues" et "les délices de la possession". Sans raison apparente, comme toutes ces mystérieuses transformations, la fiancée le quitte pour le rivage cruel. L'inévitable arrive:

Je resterais comme un arbre privé de sa souche
Comme si la vie m'était enlevée sans me faire mourir.

Le sixième chant est désespéré: J'éteignais toutes les chandelles de la nuit

Je renversais les murs de mon silence

Je criais ma haine aux miroirs de ma solitude

car, encore, le poète désire le visage de sa "fiancée". Aucun refuge ne s'offre à lui; il craint même les pleurs d'un "doux ami" et préfère la fuite vers "l'horizon où je dois vivre". Errant seul dans l'univers qu'il avait créé de ses désirs, univers maintenant englouti, et sur les grises

vagues d'automne, il refuse tout de même de rejoindre son amour brisé que seul le silence des tombeaux lui ramènerait. Il vit pleinement la solitude, il accepte "le retour de l'Ange vers la montagne". Devenu un homme, il ne désertera pas sa première blesure. Une alchimie inexplicable (et le poète n'est pas là pour expliquer) le transforme, il prenait au scintillement des jours, au merveilleux des choses jusqu'à comprendre cette illusion d'absolu qu'était sa "fiancée du matin", illusion qui l'a enrichi:

Tu m'as ouvert à moi-même
Les secrets voies de mon âme,
Tu as indiqué à mes yeux

Un angle inconnu de la terre.

Suivent les poèmes du midi, plus discrets, sans continuité dans le développement, nous indiquant une certaine transformation de l'esprit hanté par le désir, le rêve, la joie dans l'offrande de l'aube et la communion du soir, le départ vers le satin des yeux nouveaux et l'éternité retrouvée. Les vers sont plus courts. Ils épousent une forme nouvelle de vie. Le premier de ces poèmes, de mes mains à ton corps

Le silence même
Est la voix de ton sommeil
apprend que le poète sait trou-

ver de nouveaux diapasons et peut y accorder son chant. Quelques reprises sentent le procédé mais dans **réveil**, par exemple, la pureté se mêle à la tendresse et à la fluidité. Relisez-le deux ou trois fois et le charme qui s'en dégage vous fera longuement rêver sur cette page. Les trois premiers vers de sa **voix continue** la magie:

Sa voix chante
Comme la pluie à ma fenêtre

En ces longues nuits d'automne.
Mais le rythme se brise, et l'harmonie disparaît aussitôt. La fiancée du matin n'est pas oubliée, elle habite encore un pré-cieux recoin de son âme:
Et la vie demeure un perpétuel départ

A la conquête d'un rêve ancien.

Dans son poème (à Céline)

Nous abordons aux plages de

Insouciantes des lois ou des par-

Sans rien savoir du sable ni de

l'eau.

Mais ce n'est pas la joie, même si le voyage se termine dans l'éternité retrouvée, qui s'apparente à cette **mort douce**, un poème discret nécessairement très doux et qui sonne bien. L'auteur semble convaincu que, même enfouie sous les ombres, la porte s'ouvrira sur un matin bleu, d'une tendresse qu'il nous communique avec bonheur:

Avrès-midi d'enfant

Au creux d'un lac de silence

Tes paumes sont pleines de par-

fums.

Ces poèmes du midi se terminent par une présence très belle, magnifiquement sentie, à laquelle je ne reproche que le dernier vers du troisième quatrain qui détonne et brise avec ses "contributions publiques" le parfum si charmant des **lianes du vent** et la magnificence des "gestes de la lumière". Arrivent maintenant les poèmes du soir avec, en exemple, le pénétrant et **vert** **été** **taillé d'Alain Grandbois**. C'est un soir de jeune homme réfléchi, de poète qui avance à longues enjambées dans la nuit ouverte, emportant précieusement avec lui le souvenir du temps des jeux. Un grand calme crépusculaire enveloppe ces derniers poèmes, où nous rencontrons les oiseaux dissouts dans le silence, les murs que l'on aimerait transformer en fenêtres, de nouvelles rives inconnues, la nuit ouverte aux reflux et aux morts qui dérobe le feu et rase les mains jadis tendues pleines de désirs. C'est quand même une nuit de printemps, une nuit où l'on cherche, où l'on a peur, mais dans laquelle s'avance un poète authentique portant au front les premières lueurs colorées de l'aurore.

Vous avez entre les mains une brochure attrayante contenant le travail de deux poètes canadiens. La présentation est originale, les dessins vivants et intéressants. Vous lisez: **Les Editions de l'Hexagone** et au-dessus, **Deux Sangs**, poèmes de Gaston Miron et Olivier Marchand. Tout de suite, vous voyez que c'est jeune, que ça bouge, et vous voulez en savoir plus long. Au hasard des pages feuilletées, voici de petits dessins aériens, des bolides, des étoiles, de grandes lignes courbes, des signes troublants. Au hasard, vous voyez page 58: première déception. Où est la poésie? Page 49? Un peu plus juste, et ainsi de suite. Certains vers sont beaux, mais dans l'ensemble, il manque... il manque quoi? Vous décidez d'entreprendre une lecture suivie et attentive. Page 5, Olivier Marchand fait un admirable aveu de sincérité: "Ce recueil de poésies est une tentative. Tentative de communion". Il ne se croit pas le sel de la terre, et c'est bien ainsi. Mais voici que Gaston Miron déclare que ses poèmes n'ont rien de définitif et aucuns "prétentions littéraires". Voilà ce qui manque! C'est comme l'astronome qui n'aurait rien de "mathématique" dans la tête. La poésie est un art qui doit prendre forme, et cette forme même doit épouser une ligne mystérieuse que le poète découvre au fond de lui-même. La poésie dépasse la littérature, si l'on emploie le mot dans son sens péjoratif, elle est avant tout une chaleur de l'être exprimée par des mots. Mais ces mots sont bien concrets, ils sont aussi régis par la grammaire. Tout ça, en somme, c'est de la littérature poétique, qu'on le veuille ou non.

Miron et Marchand deviendront des poètes authentiques si, ayant le talent voulu, et je crois qu'ils l'ont, ils veulent bien en venir aux faits, resserrer leur inspiration. Ils ont fait un travail convenable et littéraire aussi, sans le vouloir. Un poème n'est presque jamais parfait, mais pour celui qui le conçoit il doit l'être. Sans cela, le poète s'est déjà dépassé et il doit travailler à autre chose.

Wlfrid LEMOINE

LE LIVRE DE POCHE

Conteurs américains

Les pocket-books ont révolutionné l'édition américaine. Evidemment, il est encore trop tôt pour juger des effets définitifs de cette révolution, mais il est déjà clair qu'elle joue un rôle important dans le développement littéraire des Etats-Unis. Si en général leur qualité est inférieure, du moins on assiste à la publication d'un nombre grandissant d'ouvrages sérieux, et souvent originaux, sous cette formule-là. Il est littéralement possible à présent de se composer une bibliothèque cultivée rien qu'avec ce genre d'éditions. Je classerais **"The Best American Short Stories, 1953"**, de Martha Foley, dans cette dernière catégorie. Ce livre réunit avec goût une trentaine des meilleurs contes publiés aux Etats-Unis durant l'année passée. Beaucoup de ces contes sont naturellement médiocres, mais on trouve la perle occasionnelle, et puis le but de ce volume n'est pas d'offrir des chefs-d'œuvre, mais de donner un aperçu de l'œuvre des meilleurs conteurs contemporains chez nos voisins du sud. La plupart des auteurs cités sont jeunes et inconnus — Tennessee Williams et Mark Van Doren étant des exceptions notables.

Il est difficile de faire un choix juste parmi tous ces contes, mais il y en a quelques-uns qui méritent une attention spéciale. **"Struttin' with some Barbecue"**, d'Osborne Duke, par exemple, est un petit joyau d'originalité et de maturité. **"Athens, Greece, 1942"**, de Vahan Krikorian Gregory est un conte mordant et hallucinant. Quant à **"The Buffalo Wallow"**, de Charles Tenney Jackson, et **"The Whipping"**, de Felix Noland, ils ont ceci en commun: leur vitalité, leur humour, et le fait qu'ils sont de véritables tranches de la vie américaine. A noter également, **"A Week of Roses"**, de Donald Wesely, qui révèle un conteur prometteur, et **"Three Players of a Summer Game"**, de Tennessee Williams, un des meilleurs contes du volume.

La lecture de ce livre, ainsi qu'une étude d'autres conteurs américains contemporains révèle certaines tendances pour le moins intéressantes. Un grand nombre d'auteurs portent toute leur attention sur leur enfance. Ce manque d'audace et d'imagination risque de produire une stérilité générale. De plus, la plus grande partie des contes en question sont caractérisés par un manque d'humour, d'originalité, et de fermeté. Cependant, bien que le style soit toujours faible, on remarque une certaine amélioration, et l'acquisition par quelques auteurs d'une langue élégante et puissante qui augure bien de l'avenir. De toute manière, la lecture de **"The Best American Short Stories, 1953"**, de Martha Foley, est une expérience à la fois utile et instructive, et sans aucun doute agréable.

CLASH

Les manuscrits non insérés sont conservés à la disposition des auteurs durant une période minimum de trois mois et peuvent être retirés à la rédaction du journal, le mercredi après-midi, entre deux et cinq heures, ou sur rendez-vous.



Apologiste d'André Breton, Julien Gracq, l'auteur du **"Rivage des Syrtis"**, n'a pas semble-t-il retrouvé dans la jeune littérature française la vie du surréalisme.

"Peut-être aussi ne suis-je pas romancier?" Et sur ce, tentative de définition du roman qui nous fait aboutir à la constatation que le roman n'a pas de limites précises. "Le roman a tout absorbé: épopée, poésie, théâtre, essai..."

Qu'est-ce qui est légitime? qu'est-ce qui ne l'est pas? Le romanesque est-il le seul vrai roman?

importe pour moi dans un roman. Julien Gracq ajouta: "Ce qui man, c'est le ton". Identifions ce ton à la densité de l'ambiance,

Au terme de cette énumération, j'ai lui plus que moi, j'en suis convaincu) senti que l'œuvre d'un écrivain est beaucoup plus que n'en peut contenir sa propre vie. J'aime à penser que c'est au plus secret de lui-même que Gracq va chercher ses histoires, et qu'il emprunte bien peu pour les composer à une existence normale, paisible, "sans faits saillants"... mais tournée vers l'intérieur.

Si un seul mot m'était accordé pour définir Julien Gracq, je crois que j'écrirais: intensité.

HUBERT AQUIN

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Fondée depuis deux ans, **LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE** est une revue d'intérêt général qui paraît six fois par année en livraison de 80 pages et publie des textes de bons écrivains canadiens et étrangers. Elle n'est l'organe ni d'un parti ni d'une école, ni d'un cénacle, et elle laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs textes. Elle a été saluée dès ses débuts comme une revue importante, indispensable à qui veut suivre le mouvement des idées et les tendances vivantes de la littérature et des arts du Canada.

La revue est en vente au numéro dans les librairies au prix de 50 cents l'exemplaire. L'abonnement est de \$3 par année. Les abonnements de soutien de \$5.00 et plus sont reçus avec reconnaissance.

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

offre en exclusivité une réédition, augmentée et mise à jour, de tous les ouvrages linguistiques de PIERRE DAVIAULT.

Cet ouvrage entièrement nouveau est une refonte fort enrichie de trois ouvrages épuisés depuis longtemps: **L'expression juste en traduction**, **Questions de langage** et **Notes de Traduction**.

A l'usage des Canadiens, il complète les dictionnaires et ouvrages linguistiques publiés à l'étranger, car il a pour objet d'étudier avant tout les problèmes de langue propres au Canada. Il sera en outre d'une grande utilité aux traducteurs français-anglais de tout pays.

Directeur:
Pierre Daviault
Secrétaire général:
Lorenzo Masson

Comité de rédaction:
René Garneau
Guy Sylvestre
Jean-Pierre Houle
Roger Duhamel

BULLETIN D'ABONNEMENT

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Case postale 614
Ottawa (Canada)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement régulier de soutien et trouver avec la présente mon chèque au montant de \$3— \$5— \$10— (biffer les mentions inutiles).

NOM

ADRESSE

ETUDIANTS

Créez-vous un revenu supplémentaire en vendant des abonnements à l'Autorité.

Commission payée:

50 pour cent

A la Galerie Antoine:

La Peinture Française depuis Géricault

par François Bourgogne

Des œuvres de près d'une centaine de peintres français, depuis Delacroix jusqu'à Buffet et Gometry, rassemblées sous un même toit à Montréal. Plus d'un siècle de peinture française à notre portée pour quelques jours! Malgré que (il vaut mieux le dire d'abord) la majorité des tableaux de la collection réunie par Aboudaram et exposée à la galerie Antoine ne soient pas les chefs-d'œuvre des maîtres représentés, la plupart des tableaux sont du plus grand intérêt pour quiconque porte à la peinture un intérêt dépassant la simple curiosité et le désir de voir, "en chair et en os", des œuvres souvent reproduites.

Visions d'abord cette partie de la collection qui se trouve dans la grande salle de la galerie Antoine. Vers la gauche, en entrant, on trouve une grande composition, à quatre personnages. C'est une œuvre de Fantin-Latour, "Femmes d'Alger d'après Delacroix". La vitalité de Delacroix,

déjà dans une sorte d'expressionnisme, c'est surtout par son jeu subtil de l'ombre et de la lumière que ce visage tourmenté fascine.

COURBET et MONTICELLI

Tout à été du précédent tableau, un grand Courbet, source discrète entourée d'arbres géants aux ombres froides, laissant passer quelques rayons du jour et la vue d'un peu de ciel cristallin. C'est à la fois schématique et puissant, et le caractère fouillé du dessin fait oublier la sécheresse de la couleur. C'est tout le contraire pour un tableau voisin de Monticelli, "Personnages dans un paysage", dont le sujet fait songer à Watteau. Là même le brun le plus dense est riche de soleil, et les couleurs plus légères semblent des notes musicales. Il est intéressant de voir un Monticelli de très proche, pour voir quelle technique nerveuse employait cet artiste. Ses coups de pinceau semblent voler sur la toile ou sur les couches inférieu-

Dongen. Un "Nu à la rose", femme ombrée de vert, en bas noirs, sur un coussin vermillon, devant un mur orangé et jaune citron — la limite du sensationnalisme en peinture.

Et enfin, le Picasso. Un "Portrait de femme", au visage dissocié par quelque force malveillante, aussi puissante que certaines sculptures pré-colombiennes. L'avarie sobriété de couleur augmente encore l'effet massif. Parmi les quatre Utrillo on trouve par bonheur un Utrillo de la période qui a fait la renommée du fils de Suzanne Valadon. Toute la tragédie et l'Ennui d'une journée d'hiver du solitaire. Paris réduit à une bande sombre de tours, de toits et de clochers, au bout d'une lande de neige sale, que trouent des pas hésitants. Au loin, une minuscule figure isolée, sans visage. Deux des trois autres toiles sont de la simple imagerie, et la troisième, une grande machine, semble d'un

guin avait la nostalgie des lointains horizons, est représenté par plusieurs toiles; lui aussi a été fauve, mais la meilleure toile dans la collection date de sa période franchement cézanienne.

C'est un grand paysage, où le peintre a étudié avec maîtrise les relations spatiales des bouquets d'arbres et des maisons. Il n'y a pas de Cézanne à l'exposition, mais ce Friesz nous rapproche du grand maître.

De Marie Laurencin, on peut voir cinq tableaux "spiritualisés". Des jeunes filles, éternelles adolescentes, jouent avec nonchalance. Tout cela en roses et en blancs. Sa nature morte, en verts, est plus substantielle.

REDON et BONNARD

Odilon Redon est un peintre oublié. L'une de ses œuvres, un vase à fleurs, figure dans la collection de Mme Aboudaram.

L'exécution a un caractère lisse qui s'oppose à la fougue des fauves et à l'aspect inachevée de la plupart des œuvres du XXe siècle. Une impression morbide se dégage de ces fleurs d'un jaune fané sur un fond presque de même teinte. Et le vase lui-même semble un animal tentaculaire qui déploie ses bras noirs autour de son corps rouge. Une œuvre qui exerce la même attraction que les tableaux des surréalistes modernes.

Et n'oublions pas deux toiles de Bonnard qui permettent d'intéressantes comparaisons. L'une, "La famille Godeski", est une grande composition à trois personnages, d'une gaucherie amusante. Ce doit être l'un des premiers efforts du peintre. Pas d'équilibre entre ce faciès barbu qui occupe la partie gauche du tableau et la grande tache rouge de la mère Godeski. Dans les bras de celle-ci, une fillette en vert. On peut au moins y voir un effort de gradation. L'autre tableau, un Bonnard "adulte", est une petite scène de plage, "Saint-Tropez", est tout en nuances et en modulations lumineuses.

Tout comme il n'est guère possible de comprendre cette exposition en une seule visite, il faudra un autre article pour traiter de la plupart des œuvres d'écoles plus récentes.

LA MUSIQUE:

MUSIQUE LÉGÈRE ET FANAL BLEU

Je termine "Le Fanal Bleu" de Colette. J'en suis à un tel point ravi que je m'en ouvre à quelqu'un:

— Colette? Bien sûr, c'est charmant. Mais c'est si léger...

Quelqu'un d'autre dirait que ça n'est pas assez profond. Profond? Mon Dieu! Léger? Que tous ces gens sont empressés qui ne veulent que la profondeur, la lourdeur, rançonnent la beauté.

— Je crois beaucoup, et cela me plaît d'y croire, à l'inutilité de l'art.

— L'inutilité de l'art? Vous voulez rire.

— Pas du tout. A quoi est-ce que ça sert, l'art? Et la beauté?

La beauté, prise par elle-même, me fait roucouler comme un pigeon au printemps. Oui, c'est parce que son message tragique n'est jamais principal ni impératif que Mozart m'enchanté, et que, parfois, Beethoven (surtout Vieux) me déçoit.

— Colette, Renard, Ravel sont trop brefs.

— Ils sont concis, clairs, Mozart aussi. J'aime cela.

Dans le "Fanal Bleu", Colette observe gens et choses qui passent dans le rayon lumineux du phare ancré au radeau de son lit sédentaire. Elle chante, avec combien plus de grandeur d'âme, de virtuosité linguistique, de vraie poésie, la figure de Marguerite Moréno qu'Alfred de Musset les charmes de la Malibran!

— C'est beaucoup, en effet. Mais le beau métier, la virtuosité littéraire ou musicale, ça n'est pas tout. Qui a écrit "Meistersinger"?

— Pas Ravel! Il a fait, lui, "L'Heure espagnole". Je viens d'en recevoir le second enregistrement en moins de trois mois, pour ma chronique des disques.

— Un plaisir, bref...

— Mais un plaisir qui ne perd pas de force à s'éterniser. Une joie momentanée qui n'en est

Cinéma:

SILVANA MANGANO et le GÉNÉRAL ROMMEL

Beaucoup de gens ont parlé de Silvana Mangano. On a dit, par exemple, qu'elle avait plus de sex appeal que toute autre vedette de l'écran. On a affirmé aussi qu'une symphonie épidermique se dégageait de son image. S'arrêtant là, ces réflexions sont injustes et nous donnent une fausse impression de l'artiste. Ses traits sont d'une pureté indéfinissable, ses yeux parlent autant que sa voix (remplacée, sur la pellicule qu'on nous montre actuellement à Montréal, par une post-synchronisation américaine), c'est vrai; ses lèvres ont de quoi faire rêver le spectateur le plus introverti, c'est encore vrai. Mais il y a plus, il y a le don de communication directe, il y a le geste sobre et classique, il y a le souffle de la perfection. Et encore, il y a la versatilité. Dès les premières séquences, nous voilà pris, nous sommes dans le jeu, nous croyons en son personnage de religieuse.

Et le feu prend sans avertissement. Au moment même où nous sommes prêts à lui attacher des ailes, sans transition, nous voici dans un café. La musique ryth-

mée, sensuelle, le souffle chaud des buveurs, la fumée des cigarettes rasant l'alcool, le clair-obscur vicieux, au centre, une jeune fille extrêmement belle chante, danse et mime une scène de cabaret avec mouvements des hanches, des cuisses et du reste. C'est elle, Anna la pure, la mystique, la petite sœur de charité, c'est elle avant le drame qui lui a fait choisir le voile. Nous oublions la blancheur des couloirs d'hôpital, le silence réfléchi des grandes salles grises, le sourire troublant d'une âme qui a vaincu son corps. Et nous croyons en cette autre Anna, nous avions senti que celle-ci était possible tant la précédente s'acharnait dans l'accomplissement de la simplicité et de l'oubli de soi. Il devait y avoir une raison, et lentement, nous allons la connaître. Nous allons apprendre qu'une vive passion l'attachait à un barman crapuleux (Vittorio Gassman qui joue avec un cynisme effarant), une passion charnelle qu'elle ne pouvait fuir, même avec l'aide d'un tendre amoureux discret (Raf Vallone). Elle voudrait laisser son amant pour épou-

ser celui qui désire lui donner plus que son corps. Assez discrètement, on nous fait assister à la lutte qui se livre en elle (la scène du téléphone décroché se terminant par une chute). Mais Anna doit jouer pour gagner, on le sent et c'est la force de ce grand film de toujours respecter la psychologie des personnages, sans trop insister, avec finesse et une grande humilité dissimulée. Le doux amoureux finira par tuer l'amant cynique. Quel beau mélodrame on aurait pu nous servir avec cette histoire, en fin de compte, et le texte seul, à certains moments, s'y prêtait; dans quelques dialogues avec le doux amoureux, par exemple, mais nous n'y pensons qu'après coup tant les acteurs sont justes et habiles le metteur en scène. Les moments que passe sœur Anna, entre autres, au chevet de son ancien amoureux, à l'hôpital, le mugissement continu des ambulances pendant que se livre dans deux étres le combat final, le volte-face de l'amoureux qui comprend, en même temps qu'Anna, l'impossibilité de leur union, tout ça, c'est du cinéma et du grand.

Raf Vallone incarne un provincial robuste, doux et sentimental. On ne peut voir qui le ferait mieux que lui. Vittorio Gassman (le cynique) et Jacques Dumesnil (le sympathique chirurgien, impitoyable et fort à la fois), Gabby Morlay (l'intelligente supérieure), même tous les petits rôles (exception faite du beau-frère d'Anna) sont magistralement tenus, éloquentement vrais dans leur simplicité.

De fait, il y a du tragique dans les images nerveuses des premières séquences, habituellement les plus difficiles à réussir. Certains plans de la première scène d'opération chirurgicale nous piquent au cerveau comme un dard et font penser à l'inégalable Jeanne d'Arc, de Dreyer.

Somme toute, Silvana Mangano est plus qu'une belle femme et Anna (une collaboration franco-italienne) de beaucoup supérieur à ce qu'il est convenu d'appeler "un bon film."

Au Capitole, c'est la tuerie! A l'ombre de Rommel, voici un épisode de la guerre africaine avec les Rats du désert. Dans les sables de la Lybie, une compagnie aus-

traliennne sous les ordres d'un écosais attire les armées allemandes dans un guet-apens. Après quelques aventures spectaculaires, un ancien professeur névrosé devient un héros, empêche le colonel (son ancien élève) de faillir à la tâche. Le plat de résistance de ce film, en somme assez bien fait, est la destruction des dépôts de munition allemands. Une belle réussite à noter: ce silence complet d'une bonne vingtaine de secondes après un enfer sonore comme seuls les champs de bataille en connaissent. Accompagne ce silence un nuage gris qui se dissipe lentement. Les rôles sont assez bien distribués et l'on regrette de ne pas voir plus souvent l'étrange Rommel, bien campé par James Mason. Le personnage central, le colonel Mc. Robert, est incarné avec force et exactitude tandis que celui du professeur devenu "privé" dans l'armée de Sa Majesté est mal servi par des répliques qui sonnent faux. L'intérêt est assez bien soutenu, les images assez bonnes... en somme, *The Desert Rats*, une production 20th Century Fox est un autre de ces "assez bons films" américains, films commerciaux produits en masse auxquels on ne peut demander ce qu'ils ne veulent pas nous offrir. Nous avons souvent vu pis.

WIRRID LEMOINE

LES DISQUES

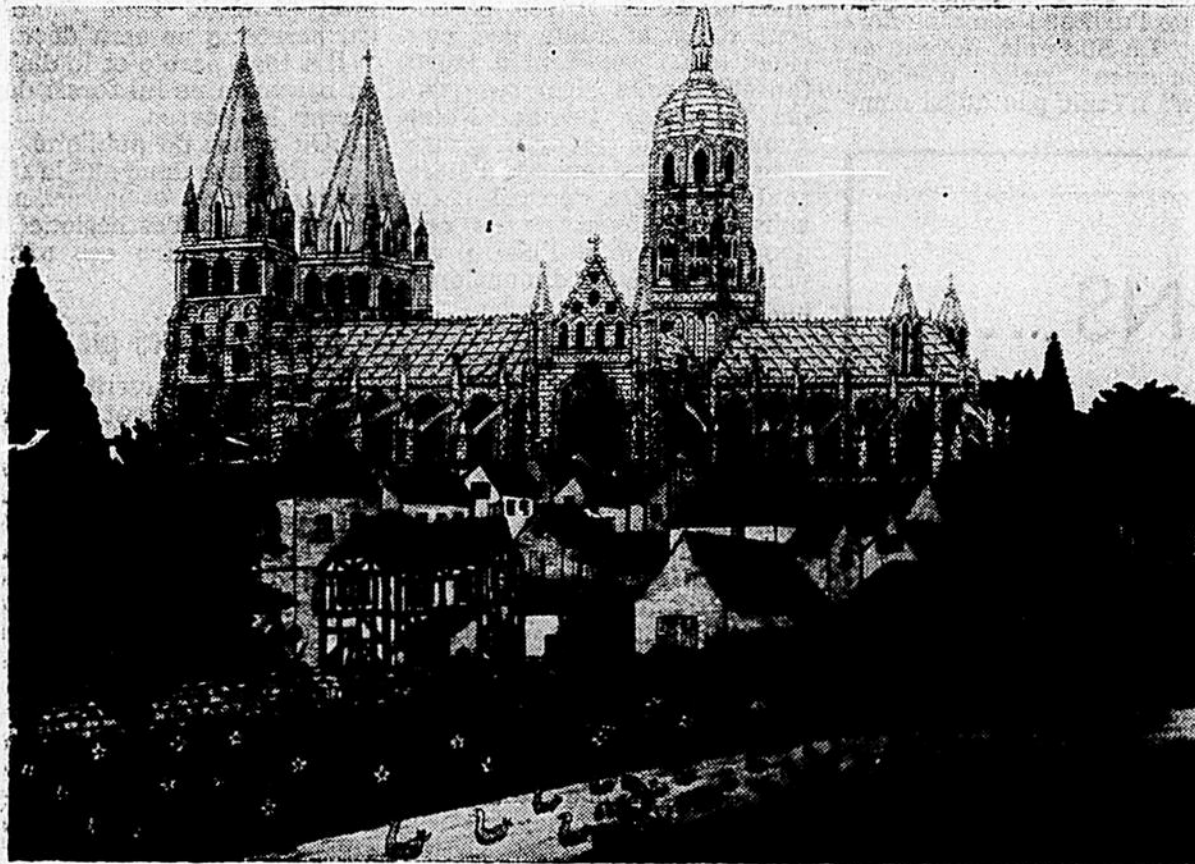
Vous avez aimé le film "Story Of Three Loves"? Vous avez particulièrement goûté — et avec raison — le premier sketch, qui mettait en vedette la ballerine Moira Shearer dansant avec tant d'esprit sur quelques-unes des fameuses Variations de Rachmaninov sur un thème de Paganini? Vous serez alors très contents d'apprendre que ces pages viennent de faire l'objet d'un disque 78-tours Victor (10", No 10-4210). L'exécution en a été confiée au pianiste William Kappell, accompagné par le Robin Hood Dell Orchestra de Philadelphie, que dirige Fritz Reiner. M. Kappell n'atteint pas le degré de ferveur de Jakob Gimpel, le pianiste du film, mais son traitement demeure quand même fort acceptable. Le disque est bien enregistré et devrait retenir l'attention de tous les amateurs de musique pour films.

Voilà tout ce dont j'ai à vous entretenir en fait de disques "classiques" reçus cette semaine. Le reste ne comprend que de la musique "populaire", mais tout cela est loin d'être banal. Les trois derniers disques du chanteur Eddie Fisher, par exemple, ne peuvent laisser indifférent. Loin de faire entendre une voix blanche, insignifiante comme celle de tant d'autres chanteurs du genre (M. Vaughn Monroe par exemple), le jeune Fisher possède une voix bien sonore et musicale, aux intonations chaudes et fort agréables. Et il chante avec beaucoup de cœur, ce qui n'est pas non plus l'apanage de tous ses confrères. Je vous garantis que vous ne pourrez demeurer froids en écoutant "With These Hands" et "When I Was Young" (20-5365), "Many Times" et "Just To Be With You" (20-5453) ou "I'm Walking Behind You" (20-5293), couplé avec "Just Another Polka".

Eddie Fisher n'est pas le seul à faire, cette semaine, le bonheur de votre chroniqueur. Il y a cette formidable petite bonne femme pleine de feu qui s'appelle Eartha Kitt, et qu'on peut entendre en 78-tours Victor (No 20-5442) dans "I Want To Be Evil", où elle personnifie "the girl who's never been kissed" et qui est "tired of being pure"... "I wanna go to the devil" chante-t-elle... Vous manquez quelque chose si vous ne l'avez pas entendue chanter ça! Cette petite chanson de Judson et Taylor se trouve également en un 33-tours (10" No LPM-3062) qui contient entre autres chansons les très, très célèbres "C'est si bon", "I want To Be Evil" en 78-tours est doublé par "Anna Doesn't Live Here Any More", qui n'offre toutefois rien d'exceptionnel.

De son côté, Darrell Glenn chante en 78-tours Victor (58-0322) cette altable complainte qu'est "Crying In The Chapel". Au verso: "Hang Up That Telephone".

Le discophile



Cette "Cathédrale de Bayeux", d'un style curieusement naïf, est l'œuvre du peintre français Vivanco. Cette toile, exécutée en 1952, représente très bien un art sans âge, mais qui n'est à l'honneur que depuis le Douanier Rousseau.

de même que son souci de composition, sont absents de cette œuvre. Fantin-Latour, en bon illustrateur, avait voulu conter une histoire. Il demeure que l'œuvre est intéressante à étudier comme représentation de ce que l'époque préférait en fait de peinture. Delacroix n'est représenté que par un petit tableau d'un guerrier algérien, où les valeurs servent à imposer le personnage. S'agit-il d'un portrait où d'une étude en vue d'une plus grande composition, on ne sait, mais il est évident que le petit tableau a été beaucoup travaillé.

Sur le même mur, une petite composition mythologique de Girolet, "Endymion", peinte selon les canons davidiens et dans le style clair-obscur. Incidemment, l'on remarque au passage comment cette technique soignée du pinceau et du dessin a d'analogie avec celle de Dali. Enfin, la plus belle pièce de cette époque, et peut-être de l'exposition, une "Tête de fou" de Géricault. Bien que Géricault ait souvent abon-

des. L'effet total en est un de miroitement, l'œil ne trouvant où s'arrêter dans cette matière analogue à un épais verre coloré. Du Midi aux plages du nord. Regardons maintenant un petit Corot, "Trouville", deux bleus, deux bruns, paysage délicat, parfaitement équilibré. Tout près, deux œuvres étranges de Forain, griffées de traits sombres. L'une est une tête de femme perdue dans une nuée grise, l'autre une fantastique chevauchée, pleine de nuit. Une "Tête de femme" de Derain est sans doute de période post-fauviste, si l'on en juge par le peu de résonance des couleurs, la sécheresse de la figure, son immobilité.

VAN DONGEN, PICASSO, UTRILLO

Van Dongen, ce fauve devenu caricaturiste, est représenté par quelques toiles où les couleurs saturées sont comme des cris aigus sur le mur. Un paysage synthétique, où tout ce qui est végétal s'exprime par une ahurissante plage verte, voilà du Van

artiste par sa couleur et d'un mécanicien par son dessin. La "Femme au hamac" de Valadon est d'une composition malhabile, surchargée d'objets, mais dans sa crudité l'œuvre attire par ce qu'elle peut avoir de sensualité naïvement exprimée.

DES IMPRESSIONNISTES

L'on arrive ensuite au mur des impressionnistes. Un Pissarro, "Brume à Pontoise", laisse surtout voir l'intérêt du peintre pour les qualités de l'atmosphère, au détriment parfois du "fait" tableau. De Monet, deux œuvres extrêmes: un portrait, au dessin vigoureux, virile, et un tableau de la période mauve, où on croit voir un vague paysage à travers des yeux voilés de sang. Un tout autre impressionniste était Guillaumin, qui semble parfois annoncer les fauves par ses dissonances. Il juxtapose les violets et les verts les plus crus, quand il s'agit d'eau, et les verts et les roses tendres pour rendre la luminosité du ciel. Et il ne se contente pas de petites touches — il lui faut de longues traînées colorées. Trois petites toiles de Renoir figurent dans la collection. En voyant le vase fleuri, l'on se souvient que Renoir a été décorateur, déjà. Le "portrait de femme" est typiquement de Renoir, gonflée de vie, à l'âme païenne.

Trois toiles de Laprade représentent ce peintre italienisant qui fut déjà un fauve. Dans l'une, le coup de pinceau vigoureux, formant des éclats de couleur, rappellent les débuts du peintre. Mais déjà ses rouges sont d'une discrétion en désaccord avec le traitement de la matière. Dans les deux autres tableaux, Laprade devient le peintre de la Commedia dell'Arte et des paysages dignes d'écrans d'alcôves. Il n'empêche plus que les mauves et les bleus les plus suaves, avec des verts délavés.

LE FLAMAND et le FRISON

On trouve du Vlaminck de plusieurs périodes. D'abord un Vlaminck cézanien, mais où déjà éclate quelque chose de cette saturation de couleurs qui caractérisera sa période fauve. Un portrait de femme se rattache à celle-ci, et les successions de bleu, de jaunes cuivrés et de verts font penser aux ondulations de couleur de la flamme. Un vase de fleurs, avec pavots rouges et blancs, donne une idée de sa manière "couleur pure": l'effet en est aussi violent que celle du Van Dongen ou des orangés de Guillaumin. Deux paysages sont dans le style violent bien connu, avec des jaunes stridents.

Othon Friesz, qui comme Gau-



"Buste de Jeune Fille", l'une des toiles exposées à la Galerie Antoine, exécutée par Mary Cassatt, l'unique élève de l'unique Dagas.

Encore une fois...

PLEURONS SUR NOTRE CINEMA

Sortez vos mouchoirs, monsieur Deyglun est ici avec son éternelle famille à succès! Une pauvre vieille larmoyante est aux prises avec des enfants ingrats et cruels. Ils lui refusent un crouton et la laissent, en plein hiver, dans une maison glaciale. Le bon fils, lui, l'unique soutien de sa mère, est victime d'un erreur judiciaire (c'est vraiment inattendu) et se morfond derrière les barreaux. Qu'elle en a de la misère et que ce pauvre cœur de maman souffre. Il y a bien le générique médecin de famille qui veut la sortir de sa **grosse misère**, mais l'auteur du scénario s'est évertué à ren-

dre les situations le plus cocasse possible, et le bon docteur qui semble tout savoir, ne voit rien. Comme de bien entendu, la bru est l'esprit satanique au volant de cette vieille bagnole. C'est son avarice et son égoïsme que le méchant fils ne peut combattre, tant il est abruti et mou. Alors la vieille maman devient la servante de son propre enfant qui lui fait laver les planchers et la prive de nourriture. C'est pas qu'il est méchant, le petit, oh non! C'est elle qui le pousse. D'ailleurs, elle non plus ne veut pas spécialement faire souffrir la vieille, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est plus fort que sa volonté, elle veut économiser...

Mais tout est bien qui finit bien (on s'en doutait un peu). Le bon fils sort de prison avec un beau complet tout neuf, la méchante meurt dans un accident de la route, le fils ingrat devient tout à coup un de ces bons diables à vous faire pleu-

rer et tous les autres enfants qui s'étaient désintéressés de leur pauvre maman sont miraculeusement transformés en petits anges. Et c'est pas fini! Le bon petit garçon, le pauvre enfant qu'on avait sauvagement jeté en prison, va épouser devinez qui? la nièce du docteur, une belle petite blonde. Pourvu que Deyglun ne nous raconte pas l'histoire de leurs enfants! Comme scénario, c'est indigeste. Le montage est honnête. La réalisation est propre et deux ou trois images sont intéressantes, bien pensées et brisent la monotonie d'un tournage qui se veut classique.

Parlons maintenant de ces pauvres gens qui devaient incarner pour nous les "caractères" de monsieur Deyglun. Eux ils en ont du mérite, encore plus que le spectateur obligé de voir le film tout au long. Ils ont du mérite et autre chose aussi. A mon avis, Jean-Paul Dugas est la révélation de ce film. Il joue avec sincérité, naturel il lui manquerait peut-être un peu de présence, dans **Coeur de ma-**

man (ce qui peut nous le rendre sympathique) mais nous voyons dans son jeu de la subtilité et de la finesse. Denyse St-Pierre est toute vivante et convaincante. Jeanne Demons, avec sa grande expérience de la scène et son visage émouvant, est supérieure dans son jeu à l'esprit de son rôle. Il y a aussi Paul Guévremont, Henri Norbert et quelques autres qui se sont bien tirés d'affaire. N'est-il pas regrettable de constater encore une fois qu'avec nos bons comédiens on ne fait jamais autre chose que des idioties cinématographiques (l'exclus Ti-Coq).

Quand ferons-nous du cinéma honnête, que l'on pourra montrer ailleurs que dans le fond des salles paroissiales? On blâme le dieu argent, les gens qui collaborent à nos films regrettent de servir des scénarios pour enfant de dix ans (et encore!) mais l'on nous demande quand même d'aider le cinéma canadien, de l'encourager et de dire que c'est bien quand c'est dégoûtant. Seul Gélinas n'a pas

ri de son public et a travaillé proprement. Nous avons d'excellents acteurs qui pourraient servir de bons scénarios canadiens, si l'on oubliait un peu Deyglun et Co. Un monsieur sérieux me disait le soir de la première qu'il était "impossible de trouver un meilleur scénario". Ce monsieur n'a-t-il jamais entendu parler de Dubé, Langevin, Carrier et autres?

Ah oui, sortons nos mouchoirs et pleurons encore une fois sur notre cinéma!

Wilfrid LEMOINE



Malgré tout leur talent, les interprètes du 14ème film canadien — on reconnaît ici Jeanne Demons, Jean-Paul Dugas et Paul Desmarques — ne parviennent pas à humaniser l'extraordinaire "Coeur de Maman" de M. Henry Deyglun.

De la scène à l'écran

La première Semaine internationale du cinéma de Saint-Sébastien, qui se tiendra du 21 au 27 septembre prochain, ne présentera aucune nouveauté à la critique.

Ce premier festival espagnol, en effet, ne rentre pas dans la catégorie de ceux de Cannes et de Venise. C'est pourquoi il ne pourra offrir aucune primeur. Ses organisateurs songent donc surtout à grouper quelques bonnes productions plus ou moins récentes. D'ores et déjà, on annonce que l'on verra à Saint-Sébastien "Les Orgueilleux", "Le Salaire de la Peur", "Crim Blanc" et "Les Vacances de M. Hulot" (France), "Europe 51", "Riz Amer" et "Chansons d'un demi-siècle" (Italie), "Duel in the sun" et "Man on a tightrope" (Etats-Unis) et "Elle n'a dansé qu'un seul été" (Suède). Les spectateurs espagnols du festival auront également la possibilité de voir "Don Camillo", dont la projection dans les salles de la Péninsule vient d'être interdite par la censure.

"The Confidential Clerk", la nouvelle pièce de T.S. Eliot n'a pas déçu les spectateurs du Festival d'Edimbourg. Représentée au Lyceum elle a remporté un succès triomphal. On a évoqué à son sujet les plus grands noms du théâtre international — de tous les temps — et la critique de l'austère quotidien britannique "The Times" a consacré l'œuvre en écrivant qu'elle "honore le théâtre de langue anglaise dans son sens le plus large".

Avec cette nouvelle pièce T.S. Eliot a réussi un tour de force ne pouvant être tenté que par les plus grands parmi les dramaturges: faire rire son public avec une pièce en vers qui touche aux problèmes humains les plus angoissants et élève le débat sur le plan philosophique et religieux.

C'est l'inquiétude du "qui suis-je?" que met en scène T.S. Eliot — un sujet qui semble travailler les auteurs dramatiques contemporains des deux côtés de la Manche si l'on se rappelle "Les Flâneurs du Havre" d'Armand Salacrou ou "Le rendez-vous de Senlis" de Jean Anouilh.

La distribution est extrêmement brillante. Elle réunit les noms de Margaret Leighton, Denholm Elliott, Peter Jones, Isabel Jeans, Paul Rogers, Alison Leggatt qui ont su rendre toutes les nuances de cette comédie à la fois légère et profonde. Le personnage qui a donné son titre à la pièce, "l'homme de confiance" (the confidential clerk), a trouvé en Alan Webb un interprète qui mérite des louanges sans réserves.

Avec un brio étourdissant ils virevoltent au milieu des situations emmêlées qui résultent de filiations légitimes ou naturelles également douteuses. Chacun se demande non seulement "Qui suis-je?" mais, "Qui est mon père?", "Qui est ma mère?", "Qui est mon fils?", "Qui est ma fille?", "Qui est mon frère?" et "Qui est ma sœur?"

Sans songer à ménager les nerfs de son public Eliot le promène du drolatique au tragique. Le public d'Edimbourg n'a pas songé à s'en plaindre et a ri de bon cœur, sans arrière-pensée, se réservant de réfléchir à loisir sur cette pièce qui remue tant d'idées qu'on ne sait s'il faut la comparer aux œuvres des Grecs ou à celle de Shakespeare, d'Osborne Wilde, de Labiche, de Pirandello ou à toutes à la fois.

DEUX ARTISTES NÉO-CANADIENS...

qui ont choisi l'Amérique pour y faire

du THÉÂTRE... et de la CHANSON

N'étant pas portraitiste, je ne sais trop comment vous décrire Renate Kamke, la jolie ambassadrice berlinoise, arrivée à Montréal il y a six mois. Un visage énergique et bien proportionné, des yeux bleu-gris, une bouche élégante, un menton ferme, une chevelure d'un roux diabolique, et un sourire qui baigne tous ses traits, voilà peut-être une rapide esquisse, rapide et insuffisante. Comment décrire cette jeune femme pleine de vitalité en quelques lignes? Elle les débordait.

Renate Kamke est une actrice allemande, qui a fait ses premières armes au Hebel Theater de Berlin, et au Kurfurstendamm Theater, de 1947 à 1951. Actuellement, elle répète le rôle de Puck dans une version allemande du **Songe d'une Nuit d'Été**, qui sera présentée au Gesù en octobre, sous la direction de M. Alexander von Djabadary. Il s'agit d'un spectacle de grande envergure, donné par la troupe professionnelle allemande qui s'est fait remarquer la saison passée dans **Simone und die Friede**, également au Gesù. Cette troupe est composée d'acteurs allemands, autrichiens et suisses émigrés au Canada. Elle compte lancer quatre ou cinq pièces en langue allemande cet hiver. (Il existe à Montréal une communauté allemande de 40.000 âmes, et des dizaines de milliers de gens qui connaissent la langue de Goethe.)

C'est un spectacle étrange et difficilement oubliable que les ébats de ce Puck malicieux et infernal, convulsé dans d'incroyables grimaces, agitant une abondante tignasse et dont le regard lancinant et brillant surgit à l'improviste comme pour accentuer la chevelure de braise. Telle est l'intensité de Renate Kamke, qu'elle emporte les quelques spectateurs qui s'entassent dans le garage poussiéreux de la rue Peel, où les répétitions ont lieu, vers le monde merveilleux où le **Songe d'une Nuit d'Été** a sans doute dû se dérouler.

Je ne me suis jamais attendu à interpréter Puck, mais j'adore mon rôle, me dit-elle, dans l'atmosphère intime du **Collibri**, où nous sommes allés nous réfugier. Et dans la somnolence du restaurant à demi-vidé nous parlons de tout, d'art, de littérature, de politique, de l'Allemagne ancienne et de l'Allemagne de demain, de Montréal, et de l'avenir du théâtre allemand à Montréal.

"Je pense trop vite pour pouvoir m'exprimer", et aussitôt elle repart en un allemand volubile et vivace. Je lui demande ses impressions du Canada:

"Je ne connais pas beaucoup de Canadiens. Je trouve les femmes toutes très jolies, mais un peu trop fardées. Quant aux hommes, j'ai rencontré plus d'Errol Flynn à Montréal qu'il doit y en avoir à Hollywood, mais ils manquent de maturité.

Ecouter Renate Kamke parler est un plaisir précieux. Sa conversation est une véritable de phrases et de sourires:

"Ich bin nicht hübsch, je ne suis pas belle," murmure-t-elle avec un sourire qui contredit ses paroles. Et en effet, un des plus

grands attraits de Renate Kamke est sa simplicité, son naturel exquis.

"Je sais que l'Allemagne est coupable, mais on ne peut accuser tout un peuple parce qu'il s'est laissé entraîner par des têtes chaudes. Il faut pouvoir oublier. D'ailleurs, nous avons tellement souffert que nous avons déjà payé notre dette en partie. Nous avons appris notre leçon. Ce qui peut sauver l'Europe, c'est l'union de la France et de l'Allemagne." Elle sourit presque craintivement: "Nous n'avons pas tous été antisémites." Nous abandonnons ce sujet pénible, et elle me parle

der von Djabadary. M. Djabadary est très admiré par les membres — "Djabadary m'a attiré tantôt, il m'a dit que j'interprétais mal mon rôle."

Et la conversation se poursuit. Renate Kamke croque un morceau de gâteau au rhum, les yeux perdus dans une rêverie. Et puis, soudainement, elle se reprend et sourit:

"Ich habe einmal in Berlin Perno getrunken... un jour à Berlin". Elle s'arrête: "Verstehen Sie?" Je fais oui de la tête. On lui a parlé de la Petite Europe, le rendez-vous d'un certain



Renate Kamke: le Puck du "Songe d'une Nuit d'Été" et la "soirée radieuse" de notre collaborateur.

avec nostalgie des jours durs de l'après-guerre, alors que le théâtre berlinois renaissait difficilement parmi les décombres et le déshonneur. C'étaient des jours remplis d'obstacles, des jours épuisants où chaque "première" signifiait une véritable victoire d'endurance et de savoir-faire. Elle connut alors tout ce que l'Allemagne a de meilleur comme acteurs et dramaturges. Elle parle de cette époque avec une espèce de mélancolie nostalgique, nostalgie que beaucoup d'artistes éprouvent, égarés dans la froide indifférence du Nouveau-Monde. Mais c'est passager. Et immédiatement, Renate Kamke parle avec enthousiasme de la pièce en préparation et de ses dédémés artistiques avec son directeur, Alexander von Djabadary, c'est lui l'âme de l'entreprise:

groupe d'artistes et de leurs catéchismes. Elle me demande d'y aller. Il est minuit. Les consommateurs s'entassent autour des tables boiteuses. Au bout d'une demi-heure, nous sortons. Et sur le pas de la porte elle se retourne gesehen, je n'ai jamais vu tant avec un sourire coquin:

"Ich habe nie so viele Affen de singes".

Voici Renate Kamke, telle que je l'ai vue un soir à Montréal. Et je garde de cette soirée un souvenir radieux.

"Puis-je vous poser quelques questions, monsieur?"

— Posez, mais je me réserve le droit de ne pas toujours répondre."

— "Vous êtes bien Noël Guyves, n'est-ce pas?"

— "Entre autres choses, oui..."

— "Ce qui veut dire..."

— "... que Noël Guyves n'est te, nom de théâtre, puis-je vous êtes guitariste-chanteur?"

— "Mais non, de ma véritable profession je suis écrivain."

— "Pourtant, je ne vous ai jamais connu comme guitariste-chanteur."

— "Alors, c'est que vous ne me connaissez qu'au travers de mon violon d'Ingres."

— "Vous voulez dire que vous êtes chansonnier?"

— "Je le suis, oui, mais à temps perdu; d'ailleurs, même mes chansons ne sont que du brouillon d'écrivain."

— "Ne pensez-vous pas que vous êtes un peu jeune pour vous affirmer écrivain professionnel?"

— "Quel âge me donnez-vous?"

— "Vingt ans, environ."

— "J'en ai, exactement, vingt-six."

— "Puisque vous êtes parisien de naissance..."

— "... Excusez-moi, je ne suis pas né à Paris."

— "Je veux dire, la banlieue parisienne."

— "Une banlieue assez éloignée."

— "Où exactement?"

— "En Guadeloupe, dans les Antilles françaises."

— "Ah bon! Parlez-moi de votre pays natal."

— "Impossible!"

— "Mais voyons, ça ferait plaisir à nos lecteurs."

— "J'aimerais beaucoup ça, mais j'ai quitté la Guadeloupe âgé de deux ans, et je n'en garde aucun souvenir."

— "Vous avez commencé à voyager très tôt, je remarque. C'est sans doute ça qui vous a amené à la littérature?"

— "Non, c'est la musique."

— "Comment?"

— "C'est très simple, voyez-vous, j'ai appris la guitare par distraction; étant chanteur, la guitare m'a naturellement conduit à écrire mes propres chansons (toujours par distraction); écrivant mes propres chansons, j'ai eu plus en plus d'exigences quant aux paroles, jusqu'au jour où je me suis mis à écrire des paroles qui n'étaient plus des paroles de chansons."

— "Evidemment, la chanson mène à la poésie. Êtes-vous poète?"

— "Je n'en sais rien."

— "L'avenir."

— "Est-ce que vous avez confiance en l'avenir?"

— "Non monsieur, dans le présent."

— "Puisque nous parlons d'avenir, pourriez-vous me faire part de vos projets?"

— "Je compte être aussi opportuniste que possible."

— "Et pour finir, monsieur Guyves, qu'est-ce qui vous manque le plus au Canada?"

— "Je crois que c'est un mouvement critique sérieux."

— "Pourquoi?"

— "Parce qu'un mouvement critique peut seul orienter le goût du public et faire triompher le talent véritable au lieu de la facilité commerciale."

— "Merci et au revoir, monsieur Guyves."

Le "Coeur de Maman" et le portefeuille de Papa

Coeur de maman, le quatorzième film canadien, sortait de l'usine la semaine dernière. Le St-Denis, devenu en l'occurrence "salle d'échantillon" n'était pas aussi com-

ble qu'on aurait pu le croire. Les vedettes arrivèrent les unes après les autres, passèrent dans la foule des curieux et se rendirent à leurs fauteuils sous des regards ma foi assez ternes. Nous avons eu la vague impression que tout ce monde s'était tout de même déplacé pour voir en chair et en os ces gens qui tout à l'heure vivaient en deux dimensions, noir sur blanc.

dans ses marmites: — Je ne parle jamais de mon prochain film. Comme ça, personne ne sera déçu. Il a tenu parole et le diable en personne ne lui ferait dessiner les lèvres.

Un agent de publicité. — Revenez donc sur la terre, les jeunes, et laissez-moi la paix avec l'esthétique! Il faut bien vendre ces affaires-là...

DE Sève et les piastres

Il consulte souvent ses colonnes de chiffres et il n'aime pas l'encre rouge.

— Moi, c'est le "business" qui m'intéresse. Si je ne faisais pas d'argent, je roulerais les tapis et je ferais mes portes. Vous voulez des bons films, messieurs les "intellectuels"? Vous oubliez que ça se paie, les films, et que c'est moi qui paie quand ça ne colle pas. Quand la foule voudra de ce que vous appelez des bons films, j'en achèterai plus et vous serez contents. D'après vous, nous présentons trois ou quatre grands films par année. Laissez-moi vous dire que c'est un cadeau que je vous fais.

Il cite des chiffres officiels. Une perte de quelque mille dollars pour chaque film loué par la critique. De gros bénéfices pour chaque film idiot (cf: la critique).

— Savez-vous quelle pellicule a rapporté le plus d'argent cette année? "Coeur de mère". Je ne suis pas contre l'éducation du public, mais ce n'est pas mon affaire. Occupez-vous en, messieurs les artistes, et je vous en promets du "grand cinéma".

Autour du financier, on se demande si la toute puissance de l'argent ne pourrait pas servir un peu moins la bêtise.

Le temps des cerises

Fidèle à sa bonne habitude, France-Film ne nous débordina pas tout de suite le produit canadien. Il fallait bien faire les choses (!), et l'on servit comme apéritif, avant les légumes, de belles cerises d'antan distillées par la voix juteuse de Jean Lumière, un documentaire français. Nous aimons follement les confitures et le vin, mais dans la salle d'échantillon nous préférons toucher aussi vite que possible l'étoffe à vendre.

Deux heures plus tard

Les cerises dégustées, le navet encore sur l'estomac, nous en sommes au digestif. Sur le plateau, c'est le vin d'honneur (scotch, rye, etc.) en compagnie de la direction de l'entreprise et de ses employés, de leurs amis et des gens directement intéressés. Malgré nous, mais pas toujours sans provocation, nous entendons les potins, les déclarations et les affirmations.

M. Gélinas, un homme prudent. — C'est un autre film canadien.

Comme critique, ça dit tout. Pour ceux qui veulent tromper la vigilance de Ti-Coq et savoir ce qui mijote

Ça se passa en SEPTEMBRE



Rappels historiques... une série offerte par

Molson's

LA BIERE QUE VOTRE ARRIERE-GRAND-PERE BUVAIT